Historique du 360e Régiment d'infanterie – Librairie Chapelot Paris – Collection B.D.I.C. - droits : domaine public – Robelin 2017

HISTORIQUE DU 360e REGIMENT D'INFANTERIE

I. - Août 1914 - La mobilisation

La bataille du 25 Août

Avec un ensemble parfait, une rigoureuse exactitude, les solides populations de l'Est et les Parisiens répondirent à l'ordre de mobilisation qui les convoquaient à Neufchâteau. Le 360e Régiment d'infanterie était en formation au moment de la déclaration de guerre. Hâtivement, le travail en cours fut achevé et le 8 août 1914, le régiment, sous les ordres du lieutenant-colonel **BABLON**, quittait Rouceux, formant avec le 237e régiment d'infanterie et le 279e la 140e Brigade de la 70e Division de réserve, sous les ordres du général **FAYOLLE**.
Le 360e régiment d'infanterie a pour mission d'organiser défensivement le plateau de La Rochette, la 70e Division de réserve tenant la ligne mont d'Amance, Jeandelaincourt, mont Toulon, Sainte-Geneviève, avec le 5e Corps d'armée.
Des avant-postes sont poussés au nord du plateau; aucun contact n'a été pris avec l'ennemi, chacun fait bonne garde.
Le 19 août, la 70e Division va s'établir sur la Seille ; le 20, à 8 heures, le 360e quitte la région de Lanfroicourt et traverse la frontière au pont de Manhoué ; l'émotion de tous est intense, il semble que l'ennemi n'offre pas de résistance, le mouvement en avant continue. La 70e Division doit couvrir le flanc gauche du 20e Corps d'armée. Le 360e est en réserve à la bifurcation des routes Manhoué-Fossieux et Manhoué-Jallaucourt. A gauche, on apprend que la 68e Division se replie ; à 15 heures, le 360e reçoit l'ordre de contre-attaquer dans la direction de Jallaucourt et de boucher l'intervalle laissé libre par le repli de la 68e Division. Le 5e bataillon (commandant **PIAZZA**) doit attaquer au nord du village ; le 6e bataillon (commandant **CHESNOT**) attaque le village et la région sud. C'est pour le régiment le baptême du feu ; tous manœuvrent comme à l'exercice sous le tir peu efficace de l'artillerie allemande et à 18h 30 tous les objectifs sont atteints. Le régiment reçoit l'ordre de bivouaquer sur le front cote 296, lisière nord du bois des Fourasses ; il n'a perdu aucun homme, il n'a pas rencontré de résistance, la guerre ne semble qu'un jeu.
Hélas ! A 21 heures, un ordre arrive ! Tous les beaux rêves s'évanouissent. A 0h 30, on repassait, consterné, le pont de Manhoué franchi si allègrement le matin, et à 4 heures, après une marche très pénible, les hommes ayant été privés de sommeil et de nourriture, le 360e réoccupait ses positions du plateau de La Rochette, où il resta jusqu'au 23 août.
Le 24 août, la 140e Brigade reçoit l'ordre de se porter à l'attaque du front Hoéville, ferme Sainte-Libaire: le 237e R. I. à droite, le 279e au centre, le 360e R. I. à gauche, ce dernier appuyant sa gauche au, bois Salvitan, au château de Romémont exclus, Réméréville exclus, Hoéville inclus. L'ennemi bat en retraite.
A 18h 30, le régiment s'installe au bivouac à la cote 293, à 1800 mètres à l'ouest d'Hoéville ; il n'a reçu aucun coup de fusil. Plus à l'ouest, vers Réméréville, la lutte d'infanterie, très violente décèle cependant la présence très proche de l'ennemi.
Le 25 août, à 04h 30, le régiment reprend la marche en avant. La 19e compagnie (lieutenant **HENRY**) en avant-garde, est accueillie par des coups de feu provenant du bois immédiatement à l'ouest d'Hoéville. La 20e compagnie (capitaine **VEIL**) se déploie à droite de la 19e.
Les 17e et 18e compagnies (capitaine **FUSCH** et capitaine **BEURIER**) tentent un mouvement débordant sous bois.

Ancestramil

Le 6e bataillon reste en réserve.
C'est dans ces conditions que la bataille d'infanterie s'engage tout de suite très violente. Officiers et hommes de troupe rivalisent de courage et de sang-froid, et manœuvrent comme à la caserne en dépit d'une fusillade très vive. Un violent feu de mitrailleuses ennemies qui se déclencha tout à coup, fauchant impitoyablement tous ceux qui tentaient de s'accrocher au terrain, paralysa tous 1es efforts. L'artillerie française, sur laquelle on avait compté, ne vint se mettre en position que lorsque l'infanterie déjà était décimée et incapable de coordonner ses actes, d'autant plus que la plupart des officiers avaient été tués ou blessés dès le début de la bataille.
A 10 heures du matin, le lieutenant-colonel songeait uniquement à rassembler les éléments épars de son régiment à l'ouest de Réméréville et, à 18 heures, le 360e Régiment d'infanterie se rendait a Art-sur-Meurthe, fier quand même d'avoir appris que ses efforts n'étaient pas restés vains et que l'ennemi avait abandonné la lutte, pris sous le feu meurtrier de nos 75.
Malheureusement, les pertes dans cette affaire avaient été sévères : 19 officiers, près de 900 hommes avaient été tués ou blessés ; des compagnies entières, comme la 20e, entièrement fauchées ; des blessés laissés sur le champ de bataille (sous-lieutenant **FORESTIER Toussaint**, de la 19e compagnie) furent achevés par les Allemands, premiers symptômes d'une sauvagerie et des atrocités systématiques qui devaient être le triste et honteux privilège de nos ennemis.

II. - Septembre 1914

La Défense du Grand-Couronné de Nancy

Les Combats de Réméréville et de la Forêt de St Paul

La sanglante affaire du 25 août avait épuisé les deux adversaires. Des renforts furent envoyés au 360e, qui se reforma dans la région de Buissoncourt, tandis que la 139e Brigade s'établissait en avant-postes et conservait le contact avec l'ennemi sur le front d'Hoéville, ferme Saint-Libaire et Serres.
Ce fut pendant quelques jours une période d'expectative où il semblait que la bête allemande, furieuse, se ramassait sur elle-même pour livrer un combat décisif.
Le 3 septembre, la 70e Division recevait l'ordre de relever la 18e Division dans le secteur qu'elle occupait à l'est de Réméréville, relève qui fut extrêmement pénible et au cours de laquelle le bataillon **PIAZZA**, envoyé en avant-poste, eut à essuyer un bombardement copieux en traversant Réméréville et se présenta aux premières lignes juste au moment précis ou les Allemands attaquaient et essuyaient un nouvel échec. Deux compagnies du bataillon **PIAZZA**, envoyées en extrême pointe d'avant-poste dans les tranchées d'Hoéville et de la cote 295, furent obligées de rétrograder dans la matinée du 3 septembre. Tout le régiment se trouvait alors groupé autour de Réméréville, fortifiant à la hâte les lisières est du village. Le 5e bataillon, sous les ordres du commandant **PIAZZA**, s'installait au sud de la route de Réméréville-Hoéville ; le 6e bataillon, sous les ordres du capitaine **LUCCHINI**, était au nord de cette route et s'étendait jusqu'à la corne nord-est de la forêt de Champenoux.
Dans chaque bataillon, une compagnie réservée occupait une position de repli à 600 mètres à l'ouest du village.
Telle était la situation des unités du 360e au moment où allait s'engager une bataille extrêmement violente et que les Allemands espéraient décisive peut-être pour leur ouvrir les portes de l'héroïque capitale de la Lorraine.
La journée du 4 septembre fut relativement calme.

Ancestramil

Dans l'après-midi cependant, les observateurs avaient remarqué des mouvements suspects vers les lisières de bois au sud de Sornéville.
Subitement, à19h 10, la canonnade éclata violente sur toutes les positions occupées par la 70e Division et sur le village de Rémérèville. Le commandant **PIAZZA** reçut un éclat d'obus dans la poitrine, alors qu'il était à son poste de commandement dans un enclos à la lisière est du village. Le commandant **FUCHS** prit alors le commandement du bataillon. Toute la nuit, la bataille fit rage : trois fois les Allemands s'avancèrent en masse compacte à l'assaut, de nos misérables tranchées, tout juste satisfaisantes pour abriter un tireur à genou ; la fusillade crépitait, les feux de salve étaient exécutés avec une discipline parfaite, arrêtant parfois l'ennemi à 40 mètres de nos positions et fauchant impitoyablement les Bavarois par centaines. (Ceux qui ont pu, quelques jours après, parcourir ces lieux ensanglantés, ont pu se rendre compte des ravages causés dans les rangs ennemis.)
Le 5, au petit jour, les Allemands n'avaient pas gagné un pouce de terrain et la bataille continuait toujours. Les hommes n'avaient pas mangé depuis bientôt vingt-quatre heures, ils avaient été privés de sommeil et étaient exténués par la violence de la lutte ; les munitions étaient presque entièrement épuisées.
La relève, ou tout au moins le renforcement, s'imposait ; il vint trop tard, ou plutôt les éléments du 279e , envoyés en toute hâte, furent mal orientés et, devant un nouvel assaut plus impétueux, quelques fractions à l'extrême droite du régiment, a bout de force, ne purent résister au choc, d'autant plus que la violence du bombardement rendait difficile le ravitaillement en munitions.
Le repli fut ordonné ; il s'exécuta en bon ordre, sous une canonnade intense par obus de tous calibres, jusqu'aux lisières est delà forêt de Saint-Paul.
L'endurance du régiment avait été au-dessus de tout éloge au cours de cette lutte contre des forces plusieurs fois supérieures en nombre et appuyées par une artillerie nombreuse et perfectionnée. Cette belle résistance méritait un sort meilleur.
Et ce fut, pendant une longue semaine, une bataille opiniâtre au cours de laquelle la 70e Division défendit pied à pied la forêt de Saint-Paul, dans laquelle l'ennemi avait réussi à s'infiltrer.
Rarement les troupiers du 360e connurent les délices du cantonnement, le réconfort de la soupe chaude quand il arrivait, par hasard, à quelques compagnies de trouver bon gîte sur l'aire d'une grange, cela ne durait que quelques heures et il fallait repartir par alerte, au milieu de la nuit, sans même avoir savouré le jus bienfaisant. Et c'était de longues stations en position de réserve, le long d'une lisière de bois sur un sol détrempé par les pluies ; il fallait courber l'échine sous les obus de gros calibres qui tombaient sans cesse et s'écrasaient sur le sol en un fracas étourdissant : pas d'abris-cavernes ! Pas de casemates bétonnées ! Mais la campagne immense et dévastée !
Les heures semblaient interminables à ceux qui luttaient en plein bois, mal orientés, ignorant la position exacte de l'adversaire, craignant à chaque instant de tomber sur un parti ennemi au carrefour d'une sente ou parmi les buissons. Pour toute nourriture, il fallait se contenter de la boîte de « singe » et de quelques conserves que les camarades dévoués et plus heureux pouvaient se procurer à l'arrière. La cuisine roulante n'existait pas, et le problème de la cuisson et du transport des aliments n'avait encore reçu aucune solution.
Le 7 septembre, le lieutenant-colonel **BABLON**, appelé au commandement du 160e, quittait le régiment en pleine bataille et laissait son commandement au commandant **FUSCH**.
Le 12 septembre, enfin, le succès couronna ces efforts héroïques. Deux régiments du 20e Corps et deux régiments d'infanterie coloniale réussirent, par une vigoureuse charge à la baïonnette, à déloger l'ennemi de la forêt de Saint-Paul, à réoccuper Rémérèville. Les Allemands, subissant jusqu'en Lorraine le contre coup de la bataille de la Marne, étaient sur tout le front en pleine retraite.
Le 14 septembre, le 279e Régiment d'infanterie atteignait les hauteurs de Serres, le 360e occupait avec deux compagnies du 5e bataillon le village de Drouville, en soutien d'artillerie ; le reste du

régiment stationnant à Haraucourt et Varangéville. A ce moment, le commandant **CHESNOT** rejoint le 360e, dont il prend le commandement, et le commandant **FUCHS** revient à la tête du 5e bataillon.
Le 15 septembre le contact était repris sur tout le front de la division avec les forces allemandes, reconduites jusqu'à la frontière de Lorraine, et la ligne d'avant-postes établie sur le front les Jumelles ferme Rancey ; le calme avait succédé à la tempête. Là encore il faut citer pour mémoire les reconnaissances périlleuses tentées en avant du front.
C'est, le 17 septembre, une patrouille de dix hommes commandée par le sergent **MAYER** de la 20e compagnie, qui trouve la mort dans le village de Bezange-la-Grande.
C'est, le 18 septembre, la 20e compagnie, renforcée par un peloton de la 19e compagnie, qui réoccupe les deux Jumelles, où un fort parti allemand avait réussi à s'installer la veille.
Ce sont, les 20 et 21 septembre, les reconnaissances du capitaine **SÉRÈS** et du commandant **FUSCH** sur le village d'Arracourt.
Le 28 septembre, enfin, le 360e venait cantonner dans les faubourgs de la grande cité lorraine, après avoir été relevé sur ses positions par la 64e Division de réserve.
C'est alors que fut présenté aux troupes le drapeau du régiment et que la vaillante cité nancéienne put payer à ses admirables défenseurs son tribut d'admiration et de reconnaissance.

* *

III. - Octobre 1914 - La Course à la Mer

Les Débuts de la Campagne d'Artois

Ce fut un enlèvement rapide, on le prévoyait d'ailleurs, une course vertigineuse où le 360e traversa toute la France, passa par Neufchâteau, Chaumont, Troyes, Montereau, Melun, Versailles, Mantes, Sotteville-les-Rouen, Cerqueux, Eu, Abbeville, Etaples, Saint-Pol, Béthune et Lens pour débarquer, enfin, à Méricourt sous Lens, le 1er octobre, après quarante heures de voyage. On n'a que de très vagues renseignements sur l'ennemi, des patrouilles de cavalerie nous couvrent vers l'est, on barricade l'issue des cantonnements, on se prépare à passer une bonne nuit.
A 4 heures du matin, le 2 octobre, tout le monde est sur pied. Va-t-on se battre aujourd'hui ? Les ordres sont les suivants : D'après les derniers renseignements, l'ennemi occupe Douai ; la 70e Division a pour mission de se rassembler dans la région Gavrelle - Fresnes-les-Montauban et doit être prête à se porter vers le sud. La marche s'effectuera en deux colonnes : la 139e Brigade, colonne de gauche ; la 140e Brigade, colonne de droite. Le 360e forme le régiment d'avant-garde de la brigade, en suivant l'itinéraire Noyelles, Méricourt, Fresnoy, Oppy, Gavrelle. La 20e compagnie, sous le commandement du capitaine **VIELLESCAZE**, forme la pointe d'avant-garde, la 17e suit immédiatement, puis viennent dans l'ordre les 18e et 19e.
A 10 h 30, les deux compagnies de pointe et de tête avaient dépassé la crête située entre Oppy et Gavrelle, l'escadron divisionnaire venait seulement de les rejoindre et de les précéder quand la fusillade éclata violente des lisières de Gavrelle et du moulin à vent situé au nord-est du village.
Les 20e et 17e compagnies, encerclées par un ennemi supérieur en nombre, furent presque entièrement anéanties. Ceux qui ne furent pas tués furent faits prisonniers, les rescapés se déployèrent en tirailleurs à cheval sur la crête Oppy-Gavrelle et commencèrent à faire le coup de feu. Le commandant **FUSCH** et le commandant **CHESNOT** disparurent et trouvèrent vraisemblablement la mort : ils suivaient à cheval, sur la route, les compagnies d'avant-garde. La surprise fut complète ; Gavrelle, que l'on croyait libre d'Allemands, était solidement tenu au

Amestram

contraire et défendu par un réseau de tranchées difficilement accessible. Tout de suite la bataille s'engageait avec la dernière violence.
Le commandant **BEURIER** prend, à 11 h. 30, le commandement du régiment. A midi, les deux dernières compagnies du 5e bataillon, qui depuis une heure restaient terrées contre le talus de la route, laissant passer au-dessus de leur tête les rafales d'obus et de mitrailleuses, gagnent la crête a l'ouest de la route, tandis que la 22e compagnie renforce la ligne à l'est de la route. Déjà les vides étaient nombreux ; chacun se creuse un trou afin de se mettre un peu à l'abri, tandis que les éléments disponibles du 360e et du 237e mettent Oppy en état de défense.
Toute la journée se passe en tentatives infructueuses du 237e pour déborder Gavrelle par l'ouest. A 20 heures, la canonnade augmente d'intensité sur Oppy, qui n'est bientôt plus qu'un immense brasier. A gauche, la 139e brigade est obligée de se replier sur Fresnoy ; l'ennemi lance ses vagues d'assaut sur Oppy, que les défenseurs doivent abandonner s'ils ne veulent pas être encerclés.
A minuit, le 360e très éprouvé, se repliait sur la ligne Arleux-Bailleul-Sire-Berthoult et l'ennemi ne poursuivait pas plus en avant.
La journée du 3 se passa sans combattre pour le régiment, qui avait établi une ligne de résistance avec les éléments épars et très affaiblis dont il disposait, sur la ligne Villerval-sucrerie de Bailleul. Le mouvement débordant des Bavarois continue le 4. Villerval est occupé par l'ennemi ; tous les éléments du 360e situés entre ce village et la sucrerie se replient sur la voie ferrée, tandis que, durant toute la journée, la 18e compagnie, sous les ordres du lieutenant **LHOMMEDIEU**, résiste avec opiniâtreté dans la sucrerie de Bailleul aux assauts répétés des Allemands débouchant d'Oppy et d'Arleux. Ce n'est qu'à 17 heures que cette compagnie s'est repliée par ordre, menacée sur ses flancs par Bailleul et Villerval que nous avions abandonnés.

C'est à Bailleul que les 21e et 24e compagnies se couvrirent de gloire en prêtant main-forte au 237e Régiment d'infanterie. La citation qui leur a été décernée en témoigne :

Le Général commandant la 70e Division de réserve cite à l'ordre de la Division les 21e et 24e Compagnie du 360e Régiment d'infanterie (capitaine Lucchini et capitaine Krémer) : « Ont pris une part active, le 5 octobre, à la défense du village de Bailleul et de ses abords formant point d'appui de droite de la Division ; se sont maintenues pendant soixante heures sous un feu intense sur leurs positions, repoussant les attaques répétées de l'ennemi qui, finissant par les envelopper, les a forcées à se retirer, faisant prisonniers les derniers défenseurs du village groupés autour de leur chef de bataillon, le commandant Buffe, blessé ».

Le 4 octobre, à 22 heures, le 360e, relevé par un régiment de tirailleurs, passait en seconde ligne ; la bataille d'Arras était terminée pour lui.
Après avoir occupé différentes positions de réserve, il arrivait enfin, dans la nuit du 5 au 6 octobre, au petit village de Bray, où l'attendait le lieutenant-colonel **PIAZZA** nommé au commandement du régiment le jour même où il avait été blessé a Réméréville.
Le pauvre régiment, meurtri, considérablement amoindri, dut refaire ses forces. Pendant quelques jours il resta en seconde ligne, au, pied des tours fameuses du mont Saint-Eloi, sur les pentes du bois des Alleux.
Le 8 octobre il vint occuper en avant-poste la position bois Sans-Nom-ferme de Berthonval ; il inaugurait 1a guerre de tranchées. Ce fut lui qui ébaucha ce réseau formidable de défenses qui devait contenir l'ennemi pendant près de huit mois et d'où nos vaillantes troupes devaient plus tard s'élancer à l'attaque.
Quelques jours passés aux lisières de Carency permettent au 5e bataillon (commandant **BEURIER**) de repousser une attaque allemande. Le lieutenant **MORNAUD** commandant la 19e compagnie, est tué d'une balle en pleine tête dans la tranchée de première ligne. Et, à la fin du mois, le régiment,

entièrement reformé, de nouveau prêt à affronter les pires dangers et les plus grandes fatigues, arrivait au pied de la fameuse colline de Notre-Dame-de-Lorette.

*
* *

IV. - L'Hiver de 1914-1915

L'Affaire du 3 Mars

Au commencement de novembre 1914, le front pouvait être considéré comme stabilisé. Le mouvement d'enveloppement de notre aile gauche, que 1'armée allemande avait tenté après 1a Marne, ayant échoué et n'ayant abouti qu'à prolonger la ligne de combat jusqu'à la mer, un immense front de bataille linéaire se trouvait ainsi crée entre le littoral belge et la frontière suisse. Des positions importantes le jalonnaient d'une extrémité à l'autre : le cours de l'Yser, les collines d'Artois, la vallée de l'Aisne, les massifs de Champagne, le piton de Montfaucon, les forêts de Lorraine et la chaîne des Vosges. Ces positions tiraient leur importance soit de leur valeur au point de vue défensive, soit des facilités qu'elles pouvaient donner à l'ennemi pour reprendre son offensive arrêtée.

Les collines d'Artois étaient de ces dernières ; les Allemands avaient réussi à s'y accrocher après la bataille d'Arras, et au moment où commença la guerre de tranchées, ils tenaient toute la falaise de Vimy et une partie du plateau de Notre-Dame-de-Lorette, qui leur donnait des vues étendues, au sud sur la plaine d'Arras, au nord sur celle de Lens.

Une offensive partant de ces points d'appui était d'autant plus menaçante que le ravitaillement de cette partie du front était rendu, d'un autre côté, plus particulièrement difficile par l'éloignement des voies ferrées, la grande ligne de Paris a Arras étant inutilisable.

C'est dans ces conditions délicates qu'échut au 360e , commandé par le lieutenant-colonel **PIAZZA**, l'honneur d'assurer, avec les régiments du 21e Corps d'armée, auxquels il était momentanément rattaché, la défense du plateau de Lorette. Ce rôle qu'il assuma pendant six mois, de novembre à mai, bien qu'il n'ait point été marqué par d'importants faits d'armes (à part l'attaque du 3 mars dont nous parlerons plus loin), n'en constitue pas moins une page glorieuse dans les annales du régiment.

Pour s'imaginer ce que ces six mois ont représenté de souffrance, de volonté, d'endurance, il faudrait connaître ces terrains glaiseux d'Artois, détrempés par une pluie incessante, transformés en fondrières par les relèves, les charrois et les bombardements. La guerre de tranchées commençait à l'improviste. C'est dire que les hommes n'avaient alors rien de ce matériel spécial que les usines de l'arrière fabriquent aujourd'hui en grand pour les armées du front; à peine avaient-ils des pelles et des pioches. Ils avaient, de plus, à peu près tout à apprendre de cette guerre si contraire aux aptitudes naturelles du Français, si différentes de la guerre qu'ils s'attendaient à faire. Ils l'apprirent cependant. Mais ils l'apprirent non comme on le fait maintenant à l'arrière dans un camp d'instruction, en toute tranquillité. Ils l'apprirent au pied des parapets, sous le feu de l'ennemi souvent meurtrier; ils l'apprirent après de longs tâtonnements qu'on ignore aujourd'hui, qui étonneraient peut-être tant l'emploi du matériel de tranchées est devenu classique. C'est face à 1'ennemi qu'ils creusèrent leurs retranchements, que les jeunes soldats d'aujourd'hui le sachent : l'adoption des méthodes désormais généralisée, est le résultat d'une expérience que leurs aînés ont payée de tout un hiver d'efforts et de souffrances, et parfois même de leur sang. Il faut ajouter qu'à cette époque l'armement de l'infanterie avait une puissance de feux bien inférieure à celle qu'il a aujourd'hui, ce qui nécessitait, la présence de presque tout le monde en première ligne, et que le

développement de notre front, où l'armée anglaise ne tenait encore qu'un étroit secteur, imposait a 1'armée française une tâche écrasante.

Lorsque le 360e prit position sur le plateau de Notre-Dame-de-Lorette, face à la chapelle tenue par les Allemands, les tranchées n'existaient encore que par tronçons qu'aucun réseau de fil de fer ne protégeait. Sur ce terrain si propice aux surprises, des escarmouches assez sérieuses avaient lieu. Au cours d'un de ces combats 1ocaux, une section de la 18e compagnie occupa même les ruines de la chapelle, d'où une violente contre-attaque nous délogea le lendemain. Puis, peu à peu, les défenses accessoires devenant plus épaisses, la ligne des tranchées plus continue, les attaques par surprises devinrent plus difficiles. Des attaques infructueuses, opérées le 17 décembre par les chasseurs du 21e Corps, démontrèrent qu'il fallait, avant tout assaut d infanterie, détruire les fils de fer au moyen d'actions d'artillerie prolongées, ce qui nécessitait une mise en œuvre générale des moyens industriels de l'arrière. Cette nécessité, en même temps que les difficultés que la saison d'hiver oppose aux offensives dans les pays pluvieux, explique la longue stagnation qui suivit, puisque ce n'est que le 9 mai que les troupes françaises se lancèrent à l'assaut des positions allemandes.

Cette longue période, consacrée à la consolidation du front et qui dans l'histoire générale de la guerre est surtout marquée par la grande défaite allemande sur l'Yser, donna lieu, sur le plateau de Lorette, à deux attaques ennemies d'inégale ampleur. L'une, en janvier, sur une des tranchées que gardait le 360e, devant la chapelle, et qui fut promptement repoussée après un corps à corps, par la section de mitrailleuses de l'adjudant **LIMOUSIN**. (Cette section faisait partie d'une compagnie de mitrailleuses de l'infanterie coloniale qui avait été rattachée au 360e après la bataille d'Arras et qui, sous le commandement du lieutenant **JAFFRELOT**, participa glorieusement à toutes les affaires où le régiment fut engagé par la suite.) L'autre, beaucoup plus importante, qui se produisait un mois et demi plus tard et qui donna au 360e l'occasion de démontrer que la longue immobilité des mois d'hiver ne lui avait rien enlevé de sa valeur combative.

Par les nombreuses prescriptions qui ont été faites, au cours de la guerre, de ce lieu désormais historique, la configuration générale du plateau de Lorette est connue : une longue arête courant de l'ouest à l'est, présentant vers le nord une pente assez douce qui dévale sur la plaine des charbonnages et surplombant du côté sud, par une série d'éperons abrupts, la vallée de la Souchez, où se trouvent les villages d'Ablain-Saint-Nazaire et de Souchez. La ligne des tranchées françaises bordait la lisière ouest du village d'Ablain, escaladait un des éperons de la pente sud, dit Eperon-des-Arabes, et coupait le plateau du sud au nord en passant à une centaine de mètres de la chapelle, un peu à l'est du bois de Bouvigny.

A l'époque où se place l'attaque allemande, le plateau était tenu par les chasseurs du 21e Corps, le 360e gardant la tranchée des Arabes, située plus au sud et qu'un long boyau faisait communiquer avec les emplacements des réserves.

Le 3 mars au matin, alors que tout était calme, un court bombardement éclatait sur le plateau, suivi d'une violente fusillade, du côté des chasseurs.

Tout à coup, la section placée à la gauche de la compagnie **BRÜCKERT** (20e compagnie du 360e), qui tenait la première ligne, voyait les fantassins allemands faire irruption dans sa tranchée par le côté où tout à l'heure encore se trouvaient les chasseurs. Des coups de feu éclatent, des Allemands tombent, des Français aussi ; mais la section, sous le commandement énergique du sergent **CHAZOT**, ne lâche pas pied, tient le Boche en respect, met en lieu sûr une mitrailleuse qui risquait de tomber aux mains de l'ennemi et fait en hâte un barrage en sacs à terre, d'où les guetteurs font un feu qui rend le passage infranchissable.

La tranchée des Arabes est sauvée. Mais sur la gauche, que se passe-t-il ? Le 360e ne va-t-il pas être tourné ?

L'ennemi a, en effet, a la faveur de son bombardement, qui a fait des brèches dans les fils de fer, pu pénétrer dans une partie de la ligne des chasseurs. Il s'infiltre dans les boyaux qui mènent vers

l'arrière. Ne va-t-on pas l'arrêter ? Le capitaine **BRÜCKER** a prévenu sans perdre de temps les unités qui sont à l'arrière. C'est un peloton de la compagnie **LHOMMEDIEU** (18e) qui est le plus voisin. Il accourt, baïonnette au canon, pour renforcer la compagnie **BRÜCKER** ; mais cela ne suffit pas. Il faut se garder sur la gauche. Résolument, le capitaine **LHOMMEDIEU**, revolver au poing, s'engage dans un boyau qui mène vers les chasseurs, sans savoir ce qu'il va trouver au bout. Quatre hommes sont avec lui, prêts à toute éventualité. L'initiative était bonne car soudain, à un tournant du boyau, les capotes grises des fantassins bavarois apparaissent. Le petit groupe fait feu et l'ennemi intimidé n'insiste pas. Là encore on construit un barrage et un poste de guetteurs en toute hâte. L'avance ennemie est enrayée.

Les Allemands se le tiennent pour dit et n'essaient point de pousser plus loin. Le répit permet d'organiser des contre-attaques avec des éléments frais du 21e Corps et au bout de deux jours, en dépit d'une pluie torrentielle, de l'état effrayant du terrain et des boyaux où les hommes entrent dans l'eau jusqu'aux cuisses, la plupart des éléments de tranchée perdus sont reconquis vaillamment par les chasseurs, qui font, à cette occasion, un certain nombre de prisonniers. Une nouvelle tentative des Allemands pour progresser sur l'éperon des Arabes eut lieu le 8 mars à l'aube. Elle ne réussit qu'à enlever quelques mètres de tranchée et fut enrayée immédiatement par la même section de la 20e compagnie, qui refoula les Allemands à la baïonnette.

Le 360e a, en ces circonstances, empêché l'ennemi de développer un succès local qui par lui-même ne présentait pas un bien gros avantage, mais dont les conséquences eussent pu être graves s'ils s'étaient étendus

Voici quelles sont les citations qui ont récompensé sa vaillance :

Sont cités à l'ordre de l'Armée :

1) 3e Section de la 18e Compagnie du 360e R. I. : « A fait preuve d'un courage remarquable en se portant sous un feu violent au secours d une compagnie sur le point d'être tournée par l'ennemi et a contribué, par son attitude énergique, au maintien de la position »

2) La 20e Compagnie du 360e R. I. et un Peloton de la 21e Compagnie : « ont tenu tête à une contre-attaque ennemie dans des conditions particulièrement difficiles et bien que tournés par les Allemands se sont maintenus avec énergie sur leurs positions et ont permis ainsi à .une unité de renfort d'arriver à temps pour arrêter la progression de l'adversaire »

3) Le capitaine Lhommedieu : « Par son attitude énergique, son sang-froid, son esprit de décision, a repoussé, le 3 mars, l'ennemi qui avait pénétré dans le grand boyau et par son action et son initiative, a empêché l'ennemi de prendre les tranchées à revers ».

V. - L'Attaque du 5 Mai

Dans les derniers jours d'avril 1915, le 360e quitta le plateau de Lorette, qu'il avait gardé tout l'hiver, pour reprendre sa place dans la 70e Division, dont il avait été momentanément détaché. Cette Division, commandée par 1e général **FAYOLLE**, tenait le secteur situé immédiatement au sud du plateau face au village d'Ablain-Saint-Nazaire et Carency, aux mains de l'ennemi. Elle était prolongée à droite par l'autre division du 33e Corps, 1a 77e.

Toute cette partie du front avait été minutieusement aménagée en vue d'une grande offensive contre les positions allemandes. Les boyaux d'accès aux premières lignes avaient été multipliés, des places d'armes étaient prêtes pour recevoir une garnison nombreuse, des mines souterraines, préparées pendant les mois d'hiver étaient prêtes à sauter au moment voulu. On n'attendait plus que le signal du commandement pour livrer l'assaut.

Ancestramil

Les trois corps d'armée désignés pour l'attaque étaient : au nord, le 21e , au centre, le 33e au sud le 20e . Le 9 mai au matin, sur tout le front allemand correspondant au secteur de ces trois corps d'armée, du nord du plateau de Lorette au sud de Neuville-Saint-Vaast, notre artillerie se mit à tonner d'une façon ininterrompue ; ce n'était d'ailleurs que la continuation, plus intense, de longs tirs de destruction opérés pendant les jours précédents. Toutes les troupes d'attaque étaient sur place. Pour la 140e Brigade, C'était le 360e avec ses deux bataillons en ligne (5e bataillon, **BOUFFARD**, à droite et 6e bataillon, **FOESSEL**, a gauche), une compagnie de chacun en première vague (la 17e pour le 5e , la 20e pour le 6e), une compagnie de chacun en deuxième vague (la 18e et la 21e), les autres compagnies en soutien. Il était prescrit que les deux vagues partiraient, à 50 mètres de distance, que la première vague occuperait la première ligne allemande et que la deuxième vague pousserait jusqu'à la deuxième ligne pour s'en emparer.

Pendant quatre heures, notre artillerie tonna sans discontinuer. Obus de 75, de 120, de 155 et de 270, torpilles de 58 tombaient sur les tranchées allemandes arrachant les fils de fer, nivelant les parapets, effondrant les abris. Des tranchées françaises, les troupes d'assaut massées en deuxième ligne, suivaient de l'œil ce travail de destruction sans précédent, attendant avec impatience le signal du départ. Un temps splendide de printemps favorisait l'attaque, à laquelle les Allemands, surpris, ne ripostaient pour ainsi dire pas. L'heure fixé par le commandement pour l'assaut était 10 heures. A ce moment précis, l'artillerie ayant allongé son tir, les deux compagnies de tête franchirent le parapet et tout le monde, comme un seul homme, se précipita vers la ligne ennemie. Les mitrailleurs partaient en même temps, leurs pièces sur l'épaule. L'enthousiasme était tel que la seconde vague, dans sa hâte, rattrapa la première et que tous les assaillants arrivèrent ensemble sur la tranchée allemande, d'où ne partaient que quelques coups de feu isolés. La prise de cette tranchée, que la violence du bombardement avait presque complètement détruite, fut l'affaire d'un clin d'œil; un groupe de mitrailleurs qui faisait mine de mettre sa pièce en action fut cloué sur place à la baïonnette, et on passa outre. Quelques secondes après la deuxième ligne allemande subissait le même sort. Les quelques Bavarois qui l'occupaient encore se rendirent ou furent sur le champ réduits à l'impuissance, et l'on continua de marcher de l'avant. Derrière ces deux lignes de retranchements, c'était l'espace libre, la rase campagne ou l'on n'avait pas eu l'occasion de se mesurer avec l'ennemi depuis six mois. Dans leur élan impétueux, dévalant les pentes de Souchez, tiraillant sur des groupes d'Allemands qu'on voyait s'enfuir effarés de côté et d'autre, des éléments du 360e pénétrèrent dans le bois 125 situé à l'est de Carency et même plus à l'est encore, jusqu à la station de Souchez. Mais ces pointes hardies ne pouvaient être suivies tant qu'on n'aurait pas réduit les partis allemands qui tenaient encore le village. Le premier moment de stupeur passé, ceux-ci avaient improvisé une rapide défense et s'étaient glissés dans un long boyau qui courait de Carency dans la direction de Souchez, le boyau de Bavière. Une mitrailleuse, placée dans un fortin de ce boyau, tenait en échec les compagnies de soutien qui cherchaient a se porter en avant. Profitant de cet arrêt momentané la garnison allemande de Carency avait installé dans le bois 125 et sur la route de Souchez des mitrailleuses qui gênait la manœuvre d'enveloppement du village ; il fallait en finir. Un groupe de volontaires, caporal **DHÉ**, soldats **TASSIN** et **FOURNIER**, s'offrent spontanément pour s'emparer par surprise de la mitrailleuse du boyau de Bavière ; risquant cent fois la mort, ils avancent en rampant pour contourner l'objectif et rapidement de vive force, ils capturent la mitrailleuse et mettent les servants hors d'état de nuire.

Le boyau de Bavière pris, le village de Carency put être serré plus étroitement, pendant que les chasseurs de la 139e Brigade l'attaquaient par 1'ouest, la 24e Compagnie du 360e (capitaine **KRÉMER**) encerclait la position à l'est en s'emparant du bas de Carency. L'adjudant **LEGRIS**, à la tête de sa section, s'attaquait à un parti allemand trois fois supérieur en nombre et 1'obligeait à mettre bas les armes. Dans la soirée du 10, Carency était complètement occupé par nos troupes, ce

qui permettait à la progression de s'accentuer encore dans la journée du 11 par la prise de possession du bois 125 et de la vallée de la Souchez.
La trouée sur cette partie du front avait été foudroyante et avait surpris complètement l'ennemi, qui considérait ses fortifications comme imprenables Aux deux ailes, sur le plateau de Lorette et vers Neuville-Saint-Vaast, l'attaque s'était heurtée à des obstacles qui n avaient point permis une progression aussi rapide ; cependant la brillante avance du 33e Corps eut pu avoir au point de vue stratégique des conséquences autrement importantes si l'exploitation de ce premier succès avait été envisagée dans toute son ampleur. Mais telle quelle, elle constituait, cependant, une très belle victoire. Les fameux éperons de Lorette se trouvaient tournés par le sud, Ablain était pris en partie, Carency tombé entièrement en notre pouvoir et, en outre d'un important matériel capturé et de lourdes pertes infligées à l'ennemi sur tout le front d'attaque, le chiffre des prisonniers se montait à près de 3000.

Voici la citation décernée au 33e Corps, à la suite de ces glorieuses journées :

Le Général commandant en chef cite à l'ordre des Armées le 33e Corps, comprenant les 70e , 77e et la Division marocaine, pour avoir, sous la conduite énergique de son chef le général Pétain, fait preuve au cours de son attaque du 9 mai d'une vigueur et d'un entrain remarquables qui lui ont permis de gagner d'une haleine plus de3 kilomètres, de prendre à l'ennemi 26 mitrailleuses et 6 canons, de faire 2000 prisonniers.

VI. - Les Attaques de Mai-Juin-Juillet 1915

La conquête du plateau de Lorette fut parachevée, pendant les jours qui suivirent la grande attaque du 9 mai, par des attaques partielles et opiniâtres qui chassèrent pied à pied les Allemands des pentes où ils s'accrochaient désespérément. Ce fut, le 18 mai l'attaque de l'éperon de la Blanche-Voie, exécutée par le 237e et à laquelle le 360e participa en soutien, puis la prise du Moulin-Malon, au sud d'Ablain. Mais la partie est du village, où les Allemands tenaient encore, constituait un sérieux obstacle. Une grande attaque était nécessaire pour en venir à bout. C'est le 360e qui en fut chargé.
Les Allemands avaient mis à profit la période écoulée depuis la surprise du 9 mai pour organiser l'intérieur du village en vue de la défense pied à pied. Toutes les maisons qui commandaient les carrefours, qui dominaient le terrain, qui pouvaient par leur situation favoriser la résistance, avaient été transformées en fortins, renforcées, crénelées, munies de mitrailleuses et occupées par une garnison importante.
Le 360e vint occuper ses emplacements de combat le 25 mai ; les deux bataillons étaient accolés : le 6e à droite, sous les ordres du commandant **FOESSEL** ; le 5e à gauche, sous les ordres du capitaine **ARNOULD**. Deux jours furent employés à creuser des sapes d'accès permettant de s'approcher aussi près que possible des organisations allemandes sans être exposé au feu de l'infanterie. Notre artillerie bombardait avec violence tout le terrain occupé par l'ennemi. Les canons de 58, notamment, dirigés par l'enseigne de vaisseau Barbin, faisaient merveille, écrasant successivement les maisons où était signalé la présence de l'ennemi. C'est le 27, à 6 heures du soir, que l'assaut fut donné.
A droite, la compagnie **de ROSIÈRES (**22e), dans un élan magnifique, enveloppait le cimetière, constitué en véritable réduit. L'adjudant **DHÉ**, à la tête d'un petit groupe d'hommes, se précipitait sur la tranchée ennemie occupée par des forces nombreuses et se faisait tuer dans un corps à corps héroïque.
La compagnie **BRUCKER** (20e), plus à gauche, pénétrait dans la ligne ennemie et la section de l'adjudant **BISET** prenait à revers les défenseurs du cimetière qui, affolés, soumis à un meurtrier feu

d'enfilade, se rendaient à l'assaut décisif mené par le lieutenant **de ROZIÈRES** en personne. La progression se poursuivit jusqu'à une nouvelle tranchée, dite tranchée des Saules, dont la section **BAUDET** se rendît maîtresse par une brillante attaque.
Les sections de gauche de la 20e (adjudant **CHAZOT** et sergent **BAVIÈRE**) se portaient en avant à leur tour, mais se heurtaient, à un carrefour de la grande route d'Ablain, à un sérieux obstacle : c'était la Maison Blanche, redoutable fortin dont les mitrailleuses balayaient la grande route. L'opération d'assaut fut concertée avec la compagnie de droite du bataillon de gauche (compagnie **SAPHORES**) et menée avec un entrain égal de part et d'autre, de telle sorte que le sergent **BAVIÈRE**, de la 20e, et l'adjudant **ELOI** de la 24e, arrivèrent ensemble dans la maison, par deux côtés différents. Tout ce qui restait d'Allemands dans la maison se rendit après une velléité de résistance promptement réprimée.
Plus à gauche, le succès n'était pas moindre La 19e (compagnie **BAPST**) avançait de 400 mètres en terrain découvert, s'emparait d'une longue tranchée et de ses occupants, cependant qu'à l'extrême gauche une section de la 18e, commandée par le sergent **CASTAING**, attaquait le presbytère, où en quelques minutes, elle obligeait 80 Badois à lever les bras en criant : « Camarades »
La victoire sur toute la ligne était complète : 450 prisonniers, dont 7 officiers, étaient tombés entre nos mains, la défense d'Ablain était complètement désorganisée et la chute totale du village devait fatalement s'en suivre. La soirée du 27 et la nuit du 27 au 28 furent employées à fouiller les décombres en avant de nos lignes et à consolider le terrain conquis Deux jours après, tout le village était entièrement purgé d'Allemands.

Ce glorieux fait d'armes valut au 360e la citation suivante à l'ordre de l'Armée, citation qui comporte 1'attribution de la Croix de guerre à son drapeau :

Le Général commandant la 10e Armée cite à l'ordre de l'Armée le 360e R. I., sous les ordres du lieutenant-colonel Piazza : « Les 27 et 28 mai, a, sous l'habile et énergique impulsion de son chef, enlevé plusieurs tranchées, le cimetière et le village organisé, avec un allant, une fougue, une énergie au-dessus de tout éloge, faisant 400 prisonniers. S'est maintenu sur les positions conquises, malgré un bombardement d'une extrême violence et une contre-attaque de l'ennemi »

C'est au cours de ces attaques que fut grièvement blessé l'adjudant **DAMBRINE**, vaillante figure de vrai Français, engagé volontaire pour la durée de la guerre, malgré une santé chancelante et auteur de ce refrain entraînant que fredonnent depuis toutes les troupes du régiment : *La Chanson des Poilus*.
La conquête d'Ablain terminée, la 70e Division poursuivit ses attaques opiniâtres dans la direction de Souchez. A mi-chemin entre les deux villages, la sucrerie de Souchez fut enlevée après de sérieux combats. Au fur et à mesure de leur recul forcé, les Allemands creusaient de nouvelles tranchées, accumulaient les fortins et les fils de fer. La défense pied à pied montre bien quelle importance le commandement allemand attachait à cette partie de sa ligne. Inquiet de la chute d'Ablain, il avait envoyé sur les points menacés des troupes d'élite, et c'est à une résistance désespérée que la 70e Division eut à faire à l'est du village. Un fortin situé sur les pentes de l'éperon de Souchez donna lieu à plusieurs attaques sans pouvoir être réduit. C'est à l'une de ces attaques que le capitaine **BAPST**, commandant la 19e compagnie, fut grièvement blessé en entraînant ses troupes.
Des combats meurtriers, qui se continuèrent pendant tout le mois de juin, finirent par triompher de cette résistance opiniâtre et, au commencement de juillet, notre première ligne se trouvait à 200 ou 300 mètres à l'ouest du chemin d'Angres à Souchez, dont les communiqués eurent par la suite à

Archives Nationales

parler si souvent. Le commandement décidait de s'emparer de ce chemin creux qui constituait approximativement la première ligne.
C'est le 7 juillet au soir que le bataillon **FOESSEL**, alors seul en ligne (le bataillon **BOUFFARD** étant en réserve), reçut l'ordre d'attaquer. Après une sérieuse préparation d'artillerie, la 20e et la 22e compagnies se portèrent à l'assaut : sur la droite, les fractions placées sous le commandement du lieutenant **de ROZIÈRES** s'emparèrent, après un court combat à la grenade, d'une partie du chemin creux; sur la gauche, la section **BIZET** se porta également en avant avec un entrain splendide, dépassa le chemin creux et s'empara d'une tranchée dont les occupants furent tués ou faits prisonniers en un instant.
Mais la réaction de l'ennemi fut violente. Des petits postes embusqués à l'extrémité sud du chemin creux, dans la station de Souchez, tenaient le chemin sous leurs feux d'enfilade. D'autre part, tant pour empêcher une nouvelle progression de nos troupes que pour protéger leurs propres éléments occupés a creuser en hâte une nouvelle tranchée, les Allemands dirigèrent sur nos nouvelles positions des concentrations de feux qui se continuèrent pendant plusieurs jours et plusieurs nuits. Mais les unités chargées de maintenir la ligne remplirent leur mission d'une façon héroïque. Le sous-lieutenant **BIZET** avait trouvé une mort glorieuse au cours de l'assaut. L'adjudant **BADINIER** avait pris à sa place le commandement de la section de gauche et pendant toute la soirée du 7, avec ses hommes, repoussa toutes les tentatives faites par les grenadiers prussiens pour reprendre pied dans leur tranchée perdue.
Dans la nuit qui suivit l'attaque, le bataillon **FOESSEL**, assez fortement éprouvé, fut relevé par le bataillon **BOUFFARD**, qui vint prendre la ligne dans les mêmes conditions difficiles et subit pendant quatre jours un bombardement extrêmement violent et presque ininterrompu. Les barrages de l'artillerie ennemie n'empêchèrent point la 18e compagnie d'agrandir encore les conquêtes du 7 en s'emparant, dans la soirée du 10, d'une nouvelle partie du chemin creux, ce qui reporta à 120 mètres plus au sud le barrage limitant notre droite et permit de serrer de plus près les postes de la station de Souchez.
Ces attaques avaient coûté au régiment des pertes sensibles qui nécessitaient une période de repos. La division continua néanmoins à assurer la garde des lignes, mais avec un roulement de relèves qui lui permit de reprendre haleine et de se reconstituer. Les deux mois qui suivirent ne furent marqués par aucune action importante et il faut arriver au 25 septembre pour trouver à cette date la reprise de la marche en avant par une grande attaque.
C'est le 14 juillet que le général **NUDANT**, commandant la 70e Division, vint accrocher aux franges du glorieux Drapeau du 360e la Croix de guerre avec palme conférée par la citation mentionnée ci-dessus, émouvante et superbe cérémonie dans un cadre de lumière et de beauté reproduite dans tous les illustrés de l'époque et dont le régiment conserve un impérissable souvenir.

*
* *

VII. - L'Offensive du 25 Septembre 1915

Les attaques successives de l'été de 1915 avaient avancé nos lignes sur tout le front où s'était déclanchée l'attaque du 9 mai. Ces lignes passaient à la fin de l'été par l'extrémité est du plateau de Lorette, la station de Souchez (située à l'ouest du village), la ligne ouest du parc de Carieul, le Cabaret Rouge, la plaine de Berthonval, un peu au nord de la route d'Arras à Béthune, le Labyrinthe (conquis de haute lutte en mai), les lisières ouest de Neuville-Saint-Vaast. Devant cette ligne se dressaient, comme principaux obstacles, les villages de Souchez et de Neuville-Saint-Vaast, et,

derrière eux, de l'autre côté d'un vallon connu sous le nom de Ravin de Souchez, la falaise de Vimy, avec ses formidables organisations défensives de la cote 119, de la cote 140 et de la cote 123.
C'est contre ces lignes de défense que le commandement décide de monter une grande attaque, combinée avec une offensive anglaise contre les positions allemandes situées plus au nord et concomitante à une puissante action en Champagne.
La préparation d'artillerie dépasse en intensité et en durée toutes celles qu'on avait faites jusqu'alors, le village de Souchez fut littéralement pulvérisé. Pendant cinq jours, des projectiles de tout calibre ne cessèrent de s'abattre sur les tranchées, boyaux, routes, employés par l'ennemi.
Des deux brigades de la 70e Division, c'était la 140e qui avait attaqué en première ligne au 9 mai. Ce fut donc la 139e qui, le 25 septembre, partit à l'assaut, en même temps que le 21e Corps au nord et le 12e au sud.
Les premiers résultats furent brillants. Le château de Carieul, le village, puis le cimetière de Souchez, le ravin de Souchez, le village de Neuville-Saint-Vaast furent conquis au cours de glorieux combats. Au nord, le 21e Corps réalisa aussi une avance sérieuse et atteignit un petit massif qu'on désignait sur les plans de combat sous le nom de bois en Hache. Escaladant les premières pentes de la falaise de Vimy, la 140e Brigade arrivait au sommet de la première ligne de crête, jalonnée par les cotes 119 et 140. Mais là, elle se heurtait à des organisations allemandes d'autant plus redoutables qu'elles étaient situées à contre-pente et échappaient à l'effet des pièces à trajectoire tendue. C'était la tranchée de Leipzig, la tranchée de Halle, le carrefour des Cinq-Chemins, à proximité immédiate de Givenchy.
C'est en face de ces positions que la 140e Brigade releva la 139e, dans la nuit du 28 au 29 septembre. Ce sont elles que le 360e attaqua dans la journée du 1er octobre, le bataillon **FOESSEL** à gauche, le bataillon **BOUFFARD** à droite. Il le fit avec son allant et sa fougue habituels. Mais la situation était défavorable. Sur la gauche, les Allemands avaient repris pied dans le bois en Hache et de là prenaient notre ligne d'enfilade et presque à revers. D'autre part, l'effet de surprise était passé et les Allemands avaient amené, pour conjurer la menace de cette nouvelle offensive, des renforts d'artillerie et d'infanterie considérables. Le 360e ne put progresser. Des épisodes glorieux marquèrent l'acharnement de la lutte. Sur la gauche, le carrefour des Cinq-Chemins passa de mains en mains.
Le commandant **FOESSEL** fut grièvement blessé, le lieutenant **de ROZIÈRES** et le sous-lieutenant **MANGIN** tués pendant l'action. Sur la droite, le lieutenant **POINSOT** et le sous-lieutenant **FROMENT**, de la 18e, le sous-lieutenant **REMY**, de la 18e, trouvaient une mort glorieuse à la tête de leurs hommes ; le sous-lieutenant **de BAILLESCOURT** reprenant le commandement de la 19e se faisait grièvement blesser en entraînant la compagnie à l'assaut. Le sous-lieutenant **MANSUY** parvenait jusqu'à la tranchée allemande, abattait quatre soldats ennemis avec son revolver et parvenait à échapper à un groupe nombreux qui s'élançait sur lui. Pendant plusieurs jours, la lutte se poursuivit, le 237e succédant au 360e, puis le 279e au 237e, sans amener de changement dans la position respective des lignes. Malgré toutes les contre-attaques, les troupes françaises restèrent accrochées à la falaise de Vimy, dernier écran masquant la vue de la plaine de Lens. Elles devaient y rester à nouveau tout un hiver, attendant que la température permit la reprise de la marche en avant.

*
* *

VIII. - La Cote 140

Après les attaques de septembre-octobre 1915, le 360e prit un secteur situé un peu plus au sud que celui où il avait collaboré à ses attaques, sur le versant de la cote 140, où les Allemands tenaient encore. On n'accédait à cette partie de nos premières lignes que par la plaine boueuse et désolée de Berthonval, ravagée par des bombardements continuels, desservie seulement par de longs cheminements serpentant parmi les fondrières. Mais les poilus avaient, au cours du premier hiver, appris à souffrir de la boue et de la pluie ; ils supportèrent stoïquement ces longs mois de fatigues, presque aussi durs que ceux de l'année précédente, coupés seulement de brefs repos dans les mauvais cantonnements d'Artois. La pluie à peu près continuelle rendait toute action impossible et les mois de novembre, de décembre et de janvier se passèrent sans attaque. Mais à la fin de ce dernier mois, exactement le 28, une vive alerte se produisit.

Les Allemands avaient mis ces mois de stabilité à profit pour creuser des galeries de mine sous notre première ligne. Le 28, à midi, sans que rien eut fait soupçonner leurs desseins, ils déclenchaient subitement sur nos positions un tir extrêmement violent, nourri, d'obus de gros calibres et de torpilles ; chacun fût aussitôt à son poste d'alerte, prêt à repousser toute attaque éventuelle; les mitrailleuses vérifiées, les grenades à portée de la main. Jusqu'à 16 heures le bombardement ne fit que croître d'intensité ; à ce moment tout le secteur fut secoué comme par une secousse de tremblement de terre et la tranchée des Tirailleurs, qui constituait notre première ligne, s'éventrait en un énorme cratère au point d'arrivée du boyau central. Aussitôt les vagues d'assaut ennemies débouchèrent de leur tranchée et se précipitèrent à l'attaque de nos positions, escomptant le désarroi provoqué par l'explosion. Mais le 6e bataillon, à la tête duquel le commandant **SALIGNIER** avait remplacé le commandant **FOESSEL**, en avait vu d'autres. La compagnie **RENAULT** (20e) et la compagnie **POIROT** (21e) avaient aussitôt pris des mesures pour tenir les abords immédiats de l'entonnoir où les Allemands s'étaient entassés et pour refreiner leurs velléités d'en sortir. Pendant toute la soirée on se battit à la grenade et au fusil à bout portant, autour des lèvres du cratère. L'ennemi, tassé dans celui-ci, y subi de lourdes pertes et ne put en sortir. Et tout le résultat de l'attaque fut de le mettre en possession de ce trou inhospitalier.

Relevé pour quelques jours après celle affaire le 360e ne revint en ligne que pour essuyer une réédition à peu près identique de celle tentative. Le 8 février, à nouveau, un bombardement intense avertit que 1'ennemi n'avait pas renoncé à ses intentions. Après une préparation toute semblable à celle du 8 janvier, une nouvelle mine sautait un peu plus à droite, ouvrant le chemin aux vagues d'assaillants ennemis. En même temps les Allemands essayaient de réparer leur échec précédent en débouchant du premier entonnoir Malgré leur efforts tenaces, malgré la violence du tir qui les accompagnait, le 6e bataillon, qui occupait encore celle fois la ligne menacée, tint bon sur la brèche. Ce fut la compagnie **MOUILLOT** (23e), pressée à la fois sur sa droite et sur sa gauche qui défendit le terrain avec un héroïsme admirable. Le sous-lieutenant **MINGUY** à la tête d'une poignée de grenadiers intrépides, interdit pendant de longues heures aux ennemis l'approche des barrages en sacs à terre qu'on avait élevés autour de l'endroit miné, et blessé grièvement à la tête il continua de se battre encore.

Derechef, l'ennemi ne put faire autre chose que d'occuper quelques mètres de terrain bouleversé sans pouvoir pénétrer dans nos lignes. L'entreprise, à nouveau, lui avait coûté cher, car de nombreux cadavres gisaient sur le terrain.

Le 360e avait, lui, à déplorer la perte du commandant **SALIGNIER**, tué à son poste pendant le bombardement.

Ces deux violentes attaques furent les dernières que le 360e devait soutenir en Artois. A quelques jours de là, il fut relevé, ainsi que tout le 33e Corps, et remplacé en ce point du front par d'autres troupes qui devaient elles-mêmes céder peu de temps après la place à 1'armée anglaise.

Il avait passé en Artois dix-sept mois, du 1er octobre 1914 au 27 février 1916 et partait pour son premier long repos depuis le début de la guerre.

*
* *

IX. - Verdun

Mais à ce moment commençait la formidable attaque contre Verdun. Les attaques d'Artois n'étaient qu'une diversion destinée à masquer le plan d'offensive de l'état-major allemand jusqu'au moment où il allait lancer ses corps d'armée sur la citadelle meusienne.

On sait les avantages importants que, dans les premiers jours, la surprise procura à l'ennemi. Les premières positions enfoncées, le fort de Douaumont pris, la place forte fut soumise au feu de l'artillerie allemande et très gravement menacée ; telle fut, au bout de peu de temps, la situation. Le danger obligeait le commandement à tendre toutes les forces dont il disposait pour s'opposer coûte que coûte à la réalisation du plan ennemi, et comme la violence inouïe des attaques ne permettait pas aux troupes de rester longtemps en ligne, les relèves étaient nécessaires et fréquentes. Il n y avait pas huit jours que le 33e Corps était installé dans ses cantonnements de repos dans l'Oise qu'il recevait l'ordre de s'embarquer sans retard. Le 8 mars le chemin de fer le déposait dans les environs de Sainte-Menehould et une série d'étapes l'amenaient, au milieu de mars, à proximité de Verdun.

Pendant quelques jours, cantonné à Ippécourt, village de la région à moitié détruit par les Allemands avant la défaite de la Marne, le 360e attendit le moment où il devrait participer à la glorieuse défense. Le 18 mars, il se porta dans la ville même, déjà en partie ruinée et prit ses cantonnements au faubourg Pavé. Le 23, il montait en ligne et prenait position exactement au sud du fort de Douaumont, entre la ferme Thiaumont et le bois de la Caillette, le 5e bataillon (bataillon **BOUFFARD**) à droite, le 6e bataillon (bataillon **MERCIER**) à gauche. Le poste de commandement du lieutenant-colonel **PIAZZA** commandant le régiment se trouvait un peu au sud-est du fameux ouvrage de Thiaumont, dans une casemate qu'on désignait sous le nom de redoute de Fleury et qui dépendait des organisations de Douaumont.

Ce secteur défendait la côte de Froideterre, le ravin et le village de Fleury situé plus au sud, le carrefour de la chapelle Sainte-Fine et, enfin, le fort de Souville, objet des convoitises ennemies. Sa valeur défensive se trouvait fort diminuée par la perte du fort de Douaumont et par la facilité qu'avait l'ennemi de le tenir complètement sous le feu des batteries installées sur les hauteurs dominantes du Talou et du Poivre. C'est pourtant là que la défensive française s'était affirmée vigoureusement dès les premiers jours, une fois l'effet de surprise passé. C'est là que le 20e Corps avait, pendant seize jours consécutifs, contenu puis refoulé les troupes allemandes dévalant vers Souville et les avait rejetées derrière les défenses accessoires qui bordaient le fort de Douaumont. C'est là qu'à son tour le 360e devait soutenir victorieusement le choc furieux de l'armée allemande.

La ligne que les deux bataillons du 360e avaient pour mission de tenir coûte que coûte ne mesurait guère que 500 à 600 mètres de front et était orientée sensiblement de l'est à l'ouest. Mais sur la droite, dans la partie tenue par les autres corps de la division, elle s'infléchissait vers le sud-est pour atteindre, par les lisières du bois de la Caillette, le village et le fort de Vaux, de telle sorte qu'elle présentait en cette partie une sorte de saillant exposé a des attaques convergentes. Sur la gauche, la ligne, passant devant la ferme de Thiaumont, se prolongeait vers l'ouest et la Meuse, le 360e étant de ce côté en liaison avec un autre corps d'armée.

On imagine facilement quel était l'état de ce terrain, théâtre d'une lutte qui dépassait en intensité tout ce qu'on avait vu jusqu'alors et qui durait déjà depuis près d'un mois. Ce n'était plus qu'un immense champ d'entonnoirs, une succession de paysages lunaires, un chaos de terre remuée, d'où toute

végétation avait disparu. Ce qu'on avait construit de tranchées en grande hâte était à tout moment bouleversé par les obus.
De boyaux vers l'arrière, point. De matériel, à peu près pas, car les transports, soumis aux bombardements incessants des voies de communication de l'arrière, suffisaient tout juste à amener les munitions dont la consommation était énorme. Jour et nuit sans arrêt les deux artilleries se répondaient, canonnant les lignes, les redoutes, les batteries, les forts et les routes, rendant toutes les corvées extrêmement difficiles.
Du 28 au 29, aucun autre événement que ce harcèlement continu par l'artillerie ne se produisit sur le front du régiment. Ce répit relatif fut mis à profit pour donner quelque consistance à la ligne de défense ; des tranchées de doublement et de soutien furent construites, un boyau ébauché entre la redoute de Fleury et les premières lignes. Pendant ce temps, la bataille faisait rage vers la droite, vers le fort de Vaux, sur lequel les Allemands concentraient leur principal effort et devant lequel les lignes tenaient bon.
Le 29 au petit jour, après une nuit relativement calme, une petite attaque par surprise eût lieu sur le front du 5e bataillon. Une vague d'assaut, accompagnée de lance-flammes, apparut tout à .coup, suivie d'une deuxième, devant la tranchée occupée par la compagnie **JACOB** (19e). Mais tout le monde veillait, les poilus ouvrirent immédiatement le feu, ainsi que les mitrailleuses du lieutenant **LIMOUSIN**. Réduits à se terrer dans les trous d'obus, où les nôtres les fusillaient à courte distance, les Allemands ne purent atteindre notre ligne. Les porteurs de lance-flammes furent tués à bout portant, un seul d'entre eux ayant pu diriger sur notre tranchée un jet de flamme de courte durée. L'affaire fut réglée en quelques minutes et aboutit à un piteux échec.
Cette petite attaque n'était que le prélude d'un grand assaut que l'ennemi préparait contre nos positions. Dans les journées du 30 et du 31, la canonnade augmentait d'intensité. Sans interruption, à toute heure du jour et de la nuit, bouleversant les lignes et rendant impossible tout travail de réfection, les obus de tout calibre s'abattaient sur les positions françaises : les 77, 105 et 150 formant tir de barrage, les 210 s'acharnant sur les postes et les abris bétonnés que connaissaient les Allemands et dont la plupart étaient déjà ruinés, des 420 même, cherchant à atteindre la route de Fleury et creusant tout alentour de formidables cratères. Cette préparation dura jusqu'au 1er avril, date à laquelle l'ennemi, pensant sans doute que toute résistance était anéantie, déclencha son assaut vers 4 heures de l'après-midi. Certes, les pertes étaient lourdes dans toute la division après ce bombardement, de nombreux vides avaient déjà éclairci les rangs et réduit les cadres. Mais ceux qui survivaient n'en étaient que plus farouchement résolus à venger les morts et la lutte qui s'engagea alors fut implacable, chacun ayant fait le sacrifice de sa vie et décidé de tenir jusqu'à la dernière goutte de sang. Sur le front du 5e bataillon tenu en première ligne par la compagnie **JOBA** (18e), la compagnie **JACOB** (19e)et la compagnie **SAPHORES** (24e), les vagues, ennemies sont arrêtées net. Dressés sur le parapet les hommes tirent a répétition. Dans l'impossibilité d'avancer, les Allemands se couchent dans les trou d'obus et les mitrailleuses, tirant du fort de Douaumont, criblent nos retranchements, fauchant les défenseurs héroïques de notre première ligne. L'instant est critique. Mais les sections de réserve, la 17e compagnie (compagnie **JASSON**) se portent à la rescousse, malgré les barrages terribles, prenant la place de ceux qui sont tombés, lapident les assaillant de grenades. Les mitrailleuses du lieutenant **LIMOUSIN** font merveille. Notre artillerie, avertie par les fusées, exerce des ravages parmi les assaillants et parmi les troupes massées dans les tranchées allemandes pour alimenter et parfaire l'assaut ; les vagues sont disloquées et décimées au fur et à mesure qu'elles sortent. Sur la gauche, tenue par le 6e bataillon (bataillon **MERCIER**), la compagnie **MOUILLOT** (23e) , la compagnie **POIROT** (21e) , et la compagnie **MAROIS** (22e), et un peloton de la 20e (lieutenant **SANTORY**) ont également à soutenir un choc furieux et s'y emploient avec la même vaillance, aidés par les mitrailleuses du lieutenant **LANNIER**. Mais une

fraction allemande est parvenue à pénétrer dans notre première ligne en un point où aboutit un boyau ; elle s'y engage, pénètre jusqu'à la seconde ligne. Des corps à corps se produisent.
Le commandant **MERCIER** fait le coup de feu avec sa liaison et arrête la progression ennemie dans le boyau où il s'est porté. Mais la 23e se trouve prise à revers par les partis ennemis qui ont tourné son aile droite. Elle est assaillie par trois côtés à la fois, entourée et faite prisonnière en partie, non sans avoir tentée une suprême résistance au cours de laquelle le sous-lieutenant Cotte se fait tuer en brave au milieu de ses hommes.
Le peloton de réserve de la 20e compagnie, sous le commandement du lieutenant **RENAULT**, contre attaque aussitôt. Il refoule l'ennemi qui s'avançait déjà au-delà de la deuxième ligne et, construisant rapidement des barrages, empêche toute nouvelle progression. Sur la gauche, la 22e compagnie a tenu bon mais elle se trouve isolée. Le lieutenant Santory, de la 20e compagnie s'efforce de rétablir la liaison à sa droite. Il est pris à partie par un groupe d'Allemands qui font sur lui des feux de salve. Il répond à coups de revolver, met l'ennemi en fuite et reprend le contact avec la compagnie voisine. Une balle a traversé son casque, une a brisé sa jumelle, deux ont troué sa capote, lui est sauf.
Sur la droite de la division, dans cette partie où le front redescend vers le sud, l'attaque allemande s'est déclanchée avec autant de violence. Les unités qui tiennent cette partie de la ligne ont été décimées par le feu de l'artillerie et les Allemands, pénétrant dans le bois de la Caillette, ont fait une large brèche. Le chef du 5e bataillon (commandant **BOUFFARD**), dont le front est intact mais qui se sent menacé sur sa droite et sur sa gauche, réclame des renforts. Mais les deux compagnies de réserve sont déjà en ligne. Il n'y a plus au poste de commandement du colonel que le peloton de pionniers et les sapeurs.
Le peloton de pionniers part à travers le tir de barrage renforcer la ligne. Il ne reste plus au P. C. que les huit sapeurs, dernière garde du corps pour défendre la redoute où les Allemands peuvent arriver d'un moment a l'autre par la brèche qu'ils ont faite à l'est. Cette éventualité, heureusement, ne se produit pas. Les unités de droite de la division sont parvenues à aveugler la trouée et à contenir l'ennemi. Les pionniers, aussitôt en ligne, ont comblé le vide qui s'était créé entre le 5e et le 6e bataillon, et se sont mis à la construction immédiate d'une ligne de soutien.
La nuit se passe, remplie par un travail acharné, sous le bombardement ; mais les Allemands, auxquels leur tentative a coûté terriblement cher, ne la renouvellent pas. Au jour, la ligne est déjà consolidée, des barrages en sacs à terre ont été élèves à tous les points dangereux, la tranchée de doublement est faite, les chasseurs sont arrivés en renfort, la garnison a repris sa cohésion. On attend les événements avec confiance.
Les Allemands s'en rendent compte, sans doute, car la journée se passe sans nouvelle attaque.
Des troupes fraîches viennent alors, dans la nuit suivante, relever le 360e et déjà des contre-attaques vigoureuses s'engagent dans le bois de la Caillette quand le régiment, relevé, quitte les tranchées si héroïquement défendues pour gagner un cantonnement de repos.
Les quatorze jours passés dans le secteur de Verdun avaient coûté au régiment de lourdes pertes, tant en officiers qu'en hommes. Mais il avait maintenu sa réputation intacte, défendu avec une ténacité exemplaire la portion du sol français confiée à son honneur, et c'est avec la conscience d'avoir accompli fièrement leur tâche que ses hommes, harassés, fourbus, redescendirent les pentes de Douaumont.

A la suite de ces chaudes journées, le lieutenant LIMOUSIN, le lieutenant SANTORY et le capitaine JACOB reçurent la croix de la Légion d'honneur avec les citations suivantes :

M. LIMOUSIN, lieutenant au 360e R. I., compagnie de mitrailleuses : « Vaillant officier qui a maintenu sa compagnie de mitrailleuses sur ses emplacements de combat pendant neuf jours consécutifs et sous un

bombardement des plus violents, malgré les pertes sensibles en hommes et en matériel; a repousse le 2 avril 1916, par ses feux ajustés, une forte attaque allemande, infligeant à l'ennemi de grosses pertes et donnant à ses subordonnés le plus bel exemple de courage, de ténacité et d'esprit de décision ».

M. JACOB (Charles), capitaine à la 19e compagnie du 360e Régiment d'infanterie : « Officier d'une remarquable énergie, déjà deux fois cité à l'ordre ; au cours des combats du 26 mars et du 4 avril 1916, a maintenu sa compagnie sons un bombardement des plus intenses et malgré des perles sensibles a repoussé, le 2 avril 1916, une attaque allemande particulièrement violente, maintenant en tous points sa position intacte. »

M. le sous-lieutenant SANTORY : « Bien qu'enseveli par des explosions très rapprochées et blessé à la tête, a su maintenir sa troupe entière à sa place de combat sous un bombardement d'une extrême violence. La compagnie voisine ayant dû se replier, a fait sortir son peloton hors des boyaux et a prononcé une vigoureuse contre-attaque qui a rétabli en partie la situation compromise de ses camarades ».

*
* *

X. - La Somme

Après les dures journées de Verdun, faisant suites à dix-sept mois consécutifs de service en Artois le régiment avait besoin d'un long repos pour se reformer et parfaire son instruction. Quelques semaines passées dans la Meuse lui permirent d'atteindre ce triple but. C'est pendant ce séjour à l'arrière que le général Joffre passa en revue toute la 70e Division et décora les officiers et les soldats qui s'étaient distingués au cours des dernières affaires.
Dans les derniers jours de mai, le 360e remonta aux tranchées en Lorraine, entre Regnéville et Fay-en-Haye, secteur calme où aucune action ne se produisit pendant les deux mois que le régiment y resta Mais c'est pendant cette période que survinrent à peu de jours d'intervalle deux importantes modifications dans la composition du régiment. Le nombre de compagnie fut réduit de quatre à trois par bataillon, la 4e compagnie de chaque bataillon étant ramenée à l'arrière pour faire partie du dépôt divisionnaire. Depuis ce moment, la 20e et la 24e compagnies ont cessé de faire partie intégrale du corps. En second lieu afin de former les régiments de la brigade à trois bataillons, le 237e régiment d'infanterie fut dissout et ses deux bataillons séparés l'un de l'autre furent incorporés 1 un au 360e l'autre au 279e . De ce moment, le 360e compta trois bataillons, le nombre des compagnies de mitrailleuses fut porté à trois pour les régiments de ce type, chaque bataillon formant un ensemble homogène de trois compagnies plus une compagnie de mitrailleuses.
C'est ainsi composé que le 360e, après une période d'attente de près d'un mois qui suivit son séjour dans le secteur de Regnéville, s'embarqua pour la Somme ou la bataille, déclanchée depuis le 1er juillet, se poursuivait avec violence.
Le 21 août, il prenait un secteur dans le coin désormais historique de La Maisonnette, entre Biaches et Barleux, où de sanglants combats venaient de se dérouler. La lutte d artillerie y était intense et l'organisation de ces secteurs tout récemment conquis exigeait un travail incessant. Le 360e s'y employa jusqu'aux premiers de septembre et mit à profit cette période pour se familiariser avec le terrain.
Le 7 septembre, après quelques heures de repos dans un camp de la 70e division, il vint se masser un peu à gauche de La Maisonnette, immédiatement au nord de la boucle que fait la Somme en se heurtant aux croupes de Mont-Saint-Quentin. De ce côté, notre ligne s'établissait à la lisière est du village de Cléry et avait devant elle des organisations allemandes très solides. Une première ligne désignée sous le nom de tranchée des Berlingots et à laquelle on ne pouvait parvenir qu'en traversant un large ravin battu par l'artillerie ennemie ; derrière une seconde ligne, appelée tranchée

de l'Inferno ; enfin, plus loin encore, d'innombrables casemates bétonnées, un canal en construction aménagé défensivement, le tout couvrant la très forte position de Mont-Saint-Quentin, dont les batteries dominaient nos lignes. On le voit, les conditions de terrain étaient peu favorables, d'autant que les positions de départ n'étaient desservies par aucun boyau et que le seul moyen d'y accéder était de traverser ou de longer le village de Cléry, littéralement réduit en poussière et soumis à un bombardement de tous les instants.

Cette période du commencement de septembre fut peut-être la plus rude de toute l'offensive de la Somme. L'effet de surprise, qui nous avait valu au début de juillet des succès remarquables, était passé. L'ennemi, sentant la grosse menace qui pesait sur tout son front entre Arras et Roye, avait amené en hâte sa grosse artillerie et ses troupes de réserve, et avait mieux aimé lâcher son offensive sur Verdun que de risquer l'enfoncement de son front du nord.

Aussi, la grande attaque du 12 septembre, qui s étendait de Combles à la Somme, c'est-à-dire moitié sur le front anglais, moitié sur le front français, et à laquelle le 360e prit part devant le Mont-Saint-Quentin, se heurta-t-elle à une résistance acharnée.

C'est le 5e bataillon (bataillon **BOUFFARD**) qui attaque le premier, la 17e (compagnie **JASSON**) et la 18e (compagnie **PAPEGHIN**) en tête, avec à sa droite une compagnie du 4e bataillon (bataillon **ARNOULD**), la 14e (compagnie **DERODE**), II put, malgré les tirs de barrage meurtriers de l'artillerie et des mitrailleuses, s'emparer de la tranchée des Berlingots. Mais les Allemands avaient dissimulé entre les lignes des mitrailleuses soigneusement camouflées, près desquelles les assaillants passèrent sans les voir et qui prirent ceux-ci à revers. Beaucoup d'hommes tombèrent, beaucoup d'officiers aussi. A la nuit, malgré l'aide apportée par les compagnies de réserve des deux bataillons (19e compagnie, **JACOB** ; 23e compagnie, **GRANGER** ; 15e compagnie, **DABAT**), la situation était confuse, une partie du terrain franchi étant inoccupable par suite de l'action des mitrailleuses qu'on ne parvenait pas à réduire.

Le 6e bataillon (bataillon **MERCIER**) vint, à son tour, soutenir l'action engagée dans la journée du 13 et par une action méthodique, parvint à nettoyer complètement le terrain et à assurer solidement l'occupation des Berlingots. Les éléments qui avaient attaqué à gauche s'étaient également heurtés à une défense vigoureuse et s'étaient emparés de la première ligne allemande après une lutte acharnée, sans pouvoir progresser davantage. Mais les contre-attaques allemandes s'étaient partout heurtées à notre inébranlable volonté de garder le terrain conquis. A ce point de vue, nos mitrailleurs (lieutenant **MERKLEN**, lieutenant **ADAM**) avaient rendu de merveilleux services.

On pourra se faire une idée de l'acharnement de la lutte par l'importance des pertes que la bataille avait coûte au 360e (pertes auxquelles celles des allemands n'étaient certainement pas inférieures).

Le lieutenant-colonel **PIAZZA** était blessé à son P. C. dès le début de l'action, mais conservait néanmoins le commandement du régiment ; les commandants des trois compagnies assaillantes étaient hors de combat ; le lieutenant **DERODE** tué ; le lieutenant **JASSON** blessé grièvement. Le capitaine **GRANGER** avait trouvé une mort glorieuse en se portant en avant avec sa compagnie. Le capitaine **DABAT** était blessé grièvement. Parmi les chefs de section, les lieutenants ou sous-lieutenants **JEANSON, PÉRONNEAU, LOFOUR, BADINIER, GUILLEMAIN** étaient tués ou blessés. Le total des pertes pour le régiment se chiffrait par 600 hommes environ hors de combat.

Le 360e fut relevé du secteur de Cléry, le 15 septembre au soir. Ce fut pour reprendre, presque aussitôt après, le secteur de la Maisonnette, puis le secteur de Barleux, où il resta jusqu'au 18 novembre et où il connut encore de dures journées. Enfin, l'hiver ralentissant les opérations, le régiment quitta cette région pour aller garder les tranchées en un autre point du front.

De nombreuses citations furent accordées au régiment après la bataille des 12-13-14 septembre.

XI . - Le Repli allemand

Après la campagne de la Somme, le 360e alla prendre un secteur dans l'Aisne, en face de Moulin-sous-Touvent (ferme de Quennevières). C'est là qu'il passa son troisième hiver de guerre dans des conditions plus favorables que celles qu'il avait connues les deux hivers précédents : le secteur était calme et stable depuis une longue période, qui avait permis d'y aménager de sérieux abris. Le 360e y manifesta constamment son ardeur offensive par des fréquents coups de main ; un des principaux fut effectué, le 6 mars, par le sergent **CAËL** et le groupe d'attaque du 6e bataillon. En quinze minutes ce petit détachement bondit dans la tranchée ennemie, captura quinze Allemands et revint dans nos tranchées sans avoir perdu un seul homme. Ce fait d'armes valut la Médaille militaire au sergent **CAËL**, plusieurs citations et une permission de sept jours à tous les exécutant.

C'est là qu'il se trouvait encore au mois de mars quand se répandit bientôt la nouvelle que les Allemands, évitant une reprise de l'offensive franco-anglaise, allaient abandonner une importante partie de leur front Depuis quelque temps, de nombreux incendies, des explosions mystérieuses étaient signalés : c'étaient les vandales qui détruisaient les villages.

Effectivement, vers le milieu de mars, le décalage allemand commençait au nord sur le front anglais et le 17 dans l'après-midi, le 360e recevait l'ordre de pousser des patrouilles en avant, à la nuit, jusqu'aux tranchées allemandes. Celles-ci, jusqu'à 8 heures, étaient encore occupées, car il en partait des fusées et des rafales de mitrailleuses.

A la nuit, le mouvement en avant s'exécutait, les derniers occupants abandonnaient les tranchées ennemies et les troupes françaises occupaient la portion de territoire reconquise. Pendant les journées suivantes, progressant avec prudence, conformément aux ordres du commandement, le 360e occupait les villages de Lombray, de Besmé, de Camelin où ce qui restait de la population civile lui faisait un accueil enthousiaste. Le 21 mars, il avait atteint le canal de l'Oise à l'Aisne, obstacle sérieux renforcé encore par un canal d'assèchement et la rivière de l'Ailette, derrière lesquels les patrouilles allemandes, embusquées, tiraient sur les nôtres. Le passage de ces obstacles constituait une opération assez délicate, à laquelle fut consacrée la journée du 23. Dans la nuit qui précédait, le génie et les pionniers avaient construit, sur le canal, des passerelles provisoires au bois des Loups à droite, à Arblincourt au centre et à la Puyterloye à gauche, points d'aboutissement des chemins.

Le bataillon **ARNOULD** (4e) et le bataillon **MERCIER** (6e) étaient chargés d'occuper la rive est du canal, le premier en faisant passer sa gauche par la Puyterloye et sa droite par Arblincourt. Sur la droite, l'opération s'effectua sans grandes difficultés, l'action de notre artillerie neutralisant les mitrailleuses ennemies ; sur la gauche, au contraire, la chaussée de Puyterloye était balayée par une mitrailleuse qui en rendait l'accès impossible. On tourna la difficulté en passant par Arblincourt et en s'étendant ensuite vers la gauche. C'est la 14e compagnie (compagnie **PRESTAT**) qui réalisa ce mouvement. Mais un violent bombardement, au cours duquel tous ses officiers furent mis hors de combat (le lieutenant **PRESTAT** et le sous-lieutenant **GIGAULT** blessés, le sous-lieutenant **DUVAL** tué) entrava pendant un certain temps sa marche en avant. La 13e compagnie (lieutenant **BAVIÈRE**) réussit enfin à réduire la Puyterloye dans la soirée et l'on put aller de l'avant dans la nuit.

Mais tout le terrain compris entre le canal et l'Ailette était submergé par la rivière, que l'ennemi avait fait déborder en créant des barrages artificiels. C'est avec de l'eau jusqu'aux cuisses que les poilus, refoulant l'ennemi parvinrent jusqu'à la rivière. Quelques arbres coupés par les pionniers du régiment permirent de lancer une passerelle de fortune et de continuer la marche en avant.

Relevé dans la nuit du 24 au 25 par une autre division, le régiment reprend la poursuite un peu plus à droite, du côté de Villette. C'est le 5e bataillon (Bataillon **CASAMAJOR**) qui, partant de ce point, aborde la lisière de la basse forêt de Coucy, sous le feu des mitrailleuses ennemies.

Des escarmouches s'engagent dans la forêt avec les groupes de couverture qui cherchent à retarder notre avance. La 17e compagnie (compagnie **LONCLE**) s'empare de la Maison Forestière, pendant que la 18e compagnie (compagnie **SAPHORES**) progresse dans la direction de Folembray, soutenue par la 19e (compagnie **DIVOY**).Après des engagements parfois assez vifs, toute la basse forêt de Coucy tombait en notre possession avec le village de Petit-Barisis.
Nos lignes arrivaient alors à proximité de la fameuse ligne Hindenburg, organisée sur le massif de Saint-Gobain. La progression ne pouvait se continuer par les seuls efforts de l'infanterie et de l'artillerie de campagne. On stoppa donc et l'on se mit à organiser défensivement le terrain conquis. Le 360e s'appliqua à cette tâche pendant la première quinzaine d'avril.
A ce moment se place la dissolution des brigades et la formation de la division à neuf bataillons. Le 279e quitte la Division et avec lui l'Etat-Major de la 140e Brigade.
Le 15, ordre fut donné de pousser nos lignes plus en avant. L'opération s'effectua dans la journée, sans résistance de la part de l'ennemi.
Le village de Grand-Barisis fut occupé en entier, ainsi que les fermes de l'Abbaye, de la Foncière et du Crotoir, cette dernière sur le versant ouest du massif. Cette légère progression ne fut suivie d'aucune nouvelle tentative, les opérations engagées du côté de l'Aisne n'ayant pas permis d'atteindre les lisières sud de la forêt de Saint-Gobain. Les travaux d'organisation défensive furent donc repris et poursuivis jusqu'au 8 juin, date à laquelle le régiment fut relevé du secteur.
Trois semaines de repos dans l'Oise et la 70e Division s'embarque pour le Chemin-des-Dames, où la lutte est violente. Elle y prend le secteur au nord d'Astel et de Braye-en-Laonnois, le 360e placé à l'ouest de la ferme de Froidmont. Ce terrain a été conquis de haute lutte et n'est plus qu'un chaos de terre bouleversée, trouée d'entonnoirs où de place en place subsistent encore quelques fortins bétonnés de ce qui fut la ligne Hindenburg.
Pendant un mois, sous un bombardement incessant, entre des alertes continuelles, le régiment travaille d'arrache-pied, creusant des abris, couvrant le terrain de fils de fer, renforçant la position pour la rendre inexpugnable aux retours offensifs possibles de l'ennemi. Quand il la quitte, le 22 juillet, elle est solide. Les Allemands qui l'attaqueront, quelques jours plus tard, s'y briseront.
C'est le dernier secteur agité qu'ait prie le 360e en 1917. Depuis le 12 septembre, il garde les tranchées en Haute-Alsace, face au village Burnhaupt.

*
* *

Le 4e Hiver (1917-1918)

Le régiment passe ainsi son quatrième hiver. Après un séjour de cinq mois, il est relevé et envoyé, le 28 janvier 1917, au camp de Darney, dans les Vosges, pour une période d'instruction. Il le quitte le 16 février et, par voie de terre, se rend à la gare de La Chapelle, près de Bruyères, ou il s'embarque pour le camp de Mourmelon. Il y reste peu de temps. La formidable offensive allemande était déjà déclanchée. Le régiment devait a son passé de prendre sa part dans cette glorieuse défensive qui devait barrer la route de Paris.

*
* *

Ancestrama

Le Combat de Rollot

Enlevé précipitamment en camion le 26 mars, vers 16 heures, i1 est débarqué le lendemain, vers 19 heures, à Méry (Oise). Le voyage fut extrêmement pénible tant à cause de sa durée que de la poussière que, durant vingt-sept heures, il fallut respirer. Néanmoins, aussitôt débarqué, le 5e bataillon se porte vers Rollot et plus à l'est pour chercher le contact de l'ennemi. Le 28, à 16 heures, il attaque dans la direction de Piennes-Remangier et progresse légèrement.
Le 29, à 8 heures, il attaque de nouveau et, à 10 heures malgré le tir très nourri des mitrailleuses ennemies, il a atteint la route du Lundi à Onvillers, son premier objectif. Il est relevé dans la nuit du 29 au 30 par le 6e bataillon.
Le 30 mars, après un bombardement des plus violents, une attaque allemande se déclanche vers 8 heures sur Rollot et les emplacements du 6e bataillon. Un bataillon du 319e R.I., qui occupait la lisière est du village, se replie vers le sud. Malgré le découvert de sa droite, malgré les attaques répétées des Allemands, le 6e bataillon reste inébranlable sur ses positions jusqu à 11 heures. Il se replie à ce moment sous la protection du 4e bataillon qui, de ce fait, se trouve placé en première ligne, face aux dernières maisons de Rollot. La compagnie de mitrailleuses de ce bataillon, un moment, cernée par l'ennemi, fut dégagée grâce à deux sections de la 15e compagnie (capitaine **DUTILLOY**) après un sanglant corps à corps. L'ennemi, contenu sur ce point par le 4e bataillon, fut arrêté par le 5 e bataillon sur la cote 110, que les Allemands venaient d'occuper. Le lendemain, deux compagnies du 4e bataillon attaquent le village de Rollot ; mais prises de flanc par de nombreuses mitrailleuses ennemies, ne peuvent atteindre la route nationale. A partir de ce jour, le rôle glorieux du 360e R. I. aux combats de Rollot est terminé. Comme toujours, il s'est, sacrifié sans compter, luttant avec une opiniâtreté farouche pour garder le terrain qui lui a été confié.

Le 360e R. I. est cité a l'ordre de la 3e Armée, n° 409, du 15 mai 1918, avec le motif suivant :

Régiment d'élite. Sous le commandement du colonel Piazza, a exécuté les 28 et 29 mars 1918, sous un feu violent de mitrailleuses, de brillantes attaques contre les positions ennemies fortement tenues et gagné trois kilomètres de terrain. Attaqué lui-même le 30 mars par des forces supérieures, menacé sur son flanc droit, a enrayé l'attaque débordante des Allemands par l'opiniâtreté de sa résistance et l'habileté de sa manœuvre ; a enlevé le lendemain, de haute lutte, un point de terrain d'une grande importance.
Par ordre n° 86 F, le Général commandant en chef décide que le 360e R. I., qui a obtenu dix citations à l'ordre de l'Armée, a droit au port de la Fourragère aux couleurs du ruban de la Croix de guerre.

*
* *

Période de Déplacements du 1er Avril au 12 Août

Du 1er au 9 avril, le régiment est placé en réserve. Il est relevé ensuite et le 16 il occupe les cantonnements suivants :

4e Bataillon : Méry ;
5e Bataillon : Montgéraine ;
6e Bataillon : Méneviller.

Le 24, il fait de nouveau mouvement et va cantonner :

4e Bataillon, E.-M. et C. H. R. : Arsy ;
5e et 6e bataillons : Grand-Fresnoy.
Le 25, il va cantonner en entier à Liancourt.

Après ces changements successifs, le régiment est embarqué en chemin de fer à destination de Remiremont. Il reste cantonné dans cette région jusqu'au 5 mai, date à laquelle il va occuper successivement Gérardmer, Gerbéval, Coinches, Le Moncel, Entre-Deux-Eaux.
Du 8 mai au 18 juin, le régiment, qui a relevé le 409e R. I. dans le C. R. Goutte-Morel, occupe ce secteur sans que son séjour y soit marqué d'incidents.
La série des déplacements se poursuit. Le 18 juin, le régiment, embarqué en chemin de fer à Bruyère, débarque au Valmondois, d'où il est transporté en camions-autos à Pont-Sainte-Maxence. Il y reste peu de temps.
Le 26 juin, le régiment est transporté à Ivors en camions et est mis à la disposition du 11e Corps d'armée.
Le 12 juillet, il quitte ses cantonnements de Taille-fontaine et de Roy-Saint-Nicolas pour être transporté, en camions-autos, aux lisières nord de la forêt de Compiègne. Dès son arrivée, il relève le 8e Tirailleurs dans le secteur compris entre Montmare et le carrefour de la Malnière.
Le 7 août, le régiment, enlevé : en camions-autos, débarque dans la région de Moyenville et Vacque. Sans prendre de repos, il va occuper le ravin au nord-ouest de Goumay-sur-Aronde, puis les abords de Vandelicourt le 12 août et, enfin, dans 1a soirée de ce même jour, il se porte dans la région de la ferme Saint-Claude, dans 1e secteur compris entre le boyau de Belval et le carrefour 51-59.

*
* *

Combats de St-Claude - Avance victorieuse

13 Août-13 Septembre

Dans la nuit du 12 au 13 août, après plusieurs journées de marche, par une chaleur accablante, le régiment relève le 8e Tirailleurs. A peine les unités sont-elles en place que le régiment reçoit l'ordre d'attaquer.

Dispositif d'attaque :

Deux bataillons en ligne, un bataillon en réserve. Les bataillons en ligne ayant deux compagnies en avant et une en soutien.
A l'heure H (11 heures), les premières vagues, d'un seul élan, sortent des parallèles de départ et se portent à l'attaque.
A gauche, les unités du bataillon **JOBA**, profitant du terrain, progressent assez rapidement. An contraire, devant le bataillon **VÉRON** les unités se heurtent, dès leur débouché, à de solides réseaux de fils de fer non détruits et ne laissant que quelques brèches pour le passage. Les 17e et 18e compagnies s'élancent néanmoins par ces brèches battues par les mitrailleuses ennemies et arrivent jusqu'à la tranchée de Blainville après avoir subi de très lourdes pertes. Malgré ces difficultés, le mouvement en avant est repris par la droite, cependant que les unités du bataillon **JOBA** réussissent

de leur côté a atteindre la tranchée de Bagda. A 11 heures 50, les deux bataillons de première ligne ont atteint cet objectif.
Dans ce premier stade, la 13e compagnie capture trois mitrailleuses et fait deux prisonniers.
Le mouvement est repris à 14 heures. Une forte contre-attaque ennemie se déclanche à ce moment sur le bataillon **JOBA**, qui plie légèrement ; mais résiste et triomphant de la résistance de l'ennemi, gagnant du terrain pied à pied, manœuvrant ses mitrailleuses et contraignant l'ennemi à la fuite, le régiment atteint en fin de journée la ligne jalonnée par la cote 108 et le coude de la route ferme Saint-Claude Le Marais.
Le lendemain, dès le petit jour, reprise de la marche en avant ; le bataillon **JOBA**, profitant d'une avance réalisée par le 226e R. I., pousse à son tour de l'avant et atteint les tranchées sud-est cote 108. Devant le bataillon **VÉRON**, l'ennemi, dissimulé derrière des taillis infranchissables, résiste opiniâtrement par les tirs multipliés de ses mitrailleuses. Grâce a une habile manœuvre des 18e et 19e compagnies, qui procèdent par infiltration et dessinent un large mouvement d'encerclement, 1'ennemi, qui arrêtait la progression, est contraint à la retraite, laissant entre nos mains 27 prisonniers, dont 3 officiers.
Le 5e bataillon en profite pour réaliser une progression jusqu'à la route de Bocage-le-Marais.
Le 15 août, profitant de l'ordre d'attaque donné à la 123e D. I., en direction de Thiescourt, le 5e bataillon a pour mission de s'emparer du village de Le Marais. La 17e compagnie exécute une manœuvre remarquable qui lui permet, en très peu de temps, de s'emparer de cet objectif : à 16 h. 20, le village est à nous. Le bataillon pousse même des éléments avancés jusqu'à la rue des Baucaudes.
Au cours de ces trois journées d'opérations, le 360e Régiment d'infanterie a capturé 32 prisonniers, dont 4 officiers, 7 mitrailleuses et un nombreux matériel ; 2 officiers, 45 hommes ont été tués ; 3 officiers et 154 hommes ont été blessés. Le régiment a supporté ces épreuves avec un moral admirable et a triomphé des difficultés souvent écrasantes, réalisant malgré la fatigue et de lourds sacrifices, une progression importante.

*
* *

Période du 16 au 21 Août

Le 16 août, le régiment est mis à la disposition de la 67e D. I. dans la région de Plissiers. Dès la tombée de la nuit, ses éléments se portent en première ligne : 4e et 6e bataillons entre Ribécourt et la crête d'Autoval, le 5e bataillon en réserve ; mais un vide de 1 300 mètres existant a la gauche du 6e bataillon, le 5e bataillon remonte en ligne a son tour et, le 17 au soir, le régiment a ses trois bataillons en ligne, échelonnés sur un front de 5 kilomètres.
Le 18 août, on s'organise en vue d'une attaque en coopération avec la 67e D. I.
Le 19 août au matin, la 67e D. I. attaque. Le bataillon **VÉRON** a reçu l'ordre, tout en couvrant le flanc de la 67e D. I., de chercher à progresser. Il avance de 1300 mètres, enlève le village de Le Hamel, dont les défenseurs prennent la fuite, abandonnant mitrailleuses et matériel, et réussit à prendre pied dans les tranchées au nord de ce village, dépassant même les lisière sud de Dreslincourt. Le bataillon **MERCIER** pousse une compagnie dans le village de Dreslincourt, compagnie qui progresse jusqu'aux lisières est et nord de cette localité.
Le 20 août, le régiment attaque de nouveau pour aider à la progression de la 67e D. I., dont les éléments ont été arrêtés. Au prix de combats acharnés, les 5e et 6e bataillons ont réussi à progresser de 500 mètres et à atteindre les anciennes tranchées françaises non loin des Carrières Français, en dépit d'une résistance opiniâtre de l'ennemi, dont les tirs de mitrailleuses et de minen font rage.

En résumé, du 17 au 20 août, le 360e R. I., appelé en principe à couvrir un flanc d'attaque, a vu modifier sa mission au point de permettre par son action le mouvement de toute la 67e D. I. Il n'est pas osé de proclamer que son intervention a été souveraine et efficace dans cette circonstance.

*
* *

Période du 21 au 26 Août

L'ennemi paraissant se dérober devant nos attaques répétées, la 67e D. I. reçoit pour mission de talonner l'ennemi et le 360e R. I., malgré les dures fatigues des jours précédents et des pertes sensibles occasionnées par des bombardements toxiques, poursuit l'ennemi jusqu'aux rives sud de la Divette. Dans cette dernière partie de sa progression, le régiment est l'objet de bombardements les plus violents dans la région de Chiry-Ourscamp.
Au cours des journées du 22 au 23 août, les bataillons **JOBA** et **MERCIER** recherchent par des patrouilles le contact très étroit, avec l'ennemi, qui réagit violemment par son artillerie et ses mitrailleuses. Toujours sous les bombardements les plus violents, ces bataillons, inlassablement, malgré les pertes et les fatigues, exécutent des opérations de détail et organisent la position du 24 au 26 août, date à laquelle la 67e D.I. étant relevée, le 360e R. I. est rendu à la 70e D. I.

*
* *

Période du 28 Août au 8 Septembre

Le 360e R. I. relève en première ligne, dans la nuit du 1er septembre, le 226e R. I. qui est arrêté au nord de Baurains, devant le village de Genvry, fortement tenu par l'ennemi et dont nous sommes séparés par un marécage d'un franchissement difficile.
L'attaque de Genvry est décidée pour le 3 septembre, elle doit être exécutée par le 44e Bataillon de chasseurs à pied et le 5e bataillon du 360e R. I. a pour mission d'occuper le village une fois nettoyé. Comprenant largement sa mission, le 5e bataillon, en liaison à droite avec les chasseurs, pousse une compagnie à l'attaque le 3 septembre, à 8 heures. Les éléments de cette compagnie progressent en même temps que les chasseurs du 44e B. C. P. L'action est très dure. L'ennemi résiste âprement et il faut recommencer deux fois la préparation d'artillerie pour venir à bout de cette résistance. A 17 heures, tous les objectifs sont atteints. Le 5e bataillon tout entier occupe le village, libérant les derniers éléments de chasseurs.
Le 4 septembre, dès le point du jour, le régiment s'élance à la poursuite de l'ennemi vers Grisolles, le pourchassant jusqu'à l'ouest de la montagne de Grandru, où le 6e bataillon se trouve accroché à la chute du jour. Le 5 septembre, le bataillon **MERCIER** reprend son mouvement en avant jusqu'à la hauteur de Caillouel-Crépigny, où il se trouve arrêté vers midi. La résistance de l'ennemi se fait opiniâtre. Le bataillon **JOBA** renforce le bataillon **MERCIER**, mais l'ennemi réagit avec son artillerie, empêchant les troupes de déboucher de Crépigny. Dans la soirée, Caillouel-Crépigny est enlevé par le 114e Bataillon de chasseurs à pied et des éléments de la 6e compagnie de mitrailleuses du 360e R. I, qui accomplissent dans la circonstance un magnifique fait d'armes.
Dans les journées des 6, 7 et 8 septembre, le régiment, poussant toujours de l'avant, poursuit l'ennemi sans relâche et le culbute partout où il tente de s'accrocher, jusqu'à ce-qu'il l'ait contraint de

Ancestramil

franchir le canal Crozat. Là, le régiment s'organise sur ses positions jusqu'à ce qu'il soit relevé le 13 septembre, subissant les intempéries et les bombardements violents de l'ennemi.
Pendant cette période, le 360e R. I. a capturé 18 prisonniers, une vingtaine de mitrailleuses et un matériel considérable. Un officier et 20 hommes ont été tués. Les blessés ne comptent pas moins de 3 officiers et 700 hommes (dont 300 gazés).

Le simple énoncé des faits qui précèdent la résistance de l'ennemi vaincu, une avance de 40 kilomètres malgré les difficultés considérables et en dépit des lourds sacrifices consentis, montrent que le régiment a su, au cours de ces journées, écrire une nouvelle page glorieuse de son histoire.

*
* *

Combats victorieux de Belgique

du 14 au 27 Octobre 1918

Le 13 septembre, au jour, le régiment fait mouvement pour se porter dans la région d'Abbécourt, Dampcourt et Marest. ÏI n'y marque qu'un séjour de courte durée, comme d'ailleurs dans les nombreux cantonnements où il stationnera en hâte, pressé qu'il est de livrer les nouveaux combats qui l'attendent.

Période du 14 au 27 Octobre

Après avoir passé les nuits du 11 au 12 octobre et du 12 au 13 octobre à exécuter des marches de nuit et à stationner par un temps épouvantable dans des emplacements de bivouacs sans aucun abri, le 360e R. I., dans la nuit du 13 au 14, vint occuper ses emplacements de départ pour l'attaque du 14 au matin.
La base de départ pour le régiment était à cheval sur la tête de eaux du Kruysbeek, au nord-est de Staden : bataillon **JOBA** à droite, bataillon **VERON** à gauche, bataillon **MERCIER** en soutien à Stampkot. Grâce à la promptitude avec laquelle 1es cadres reconnurent, dans la journée du 13 octobre, les emplacement de départ, la relève des éléments en ligne de la 128e D. I. et des troupes belges s'effectua dans de bonnes conditions.
Le 13, à 18 heures, les deux commandants de bataillons de premières lignes avaient pris le contact, avec la batterie de chars lourds, mise à leur disposition. La 3e batterie était réservée. Malgré toute la bonne volonté et l'habileté du personnel des chars, ces engins ne purent être, d'aucun appui et s'embourbèrent.
Les objectifs du régiment étaient : premier objectif, route d'Hooglede à Leenbosch ; deuxième objectif, Finance, plateau 1 kilomètre nord de Gits.

*
* *

Journée du 14

A 5 h 32, les bataillons de première ligne se lancent à l'attaque avec impétuosité et progressent malgré de violents tirs de mitrailleuses, les barrages d artillerie ennemie, et les obus toxiques. Le bataillon **VERON** (gauche) plus favorisé par le terrain que le bataillon de droite, qui, au cours de sa

progression, avait à franchir le Kruysbeek, avait déjà avancé de plus de deux kilomètres à 7 heures. Bientôt de nombreux prisonniers affluent au P. C. du colonel.
A 9 heures, le lieutenant-colonel donne l'ordre au bataillon **MERCIER** de se porter en avant au nord et contre l'axe de manœuvre du régiment, de façon à faciliter le mouvement du bataillon Joba et lui permettre d'atteindre son premier objectif.
En outre, il donnait l'ordre au commandant du groupe des chars d'assaut d'appuyer avec sa batterie réservée la progression du régiment en s'efforçant de déborder le premier objectif par le sud et ultérieurement faciliter la progression sur Gits. Cette batterie manœuvra dans la perfection et rendit les plus grands services, principalement dans l'attaque de Gits.
Vers 11 heures, la première ligne du 360e R. I. était à environ 600 mètres à l'ouest de la route Driewegen-Hooglede, arrêtée par une série de blockhaus installés sur cette route.
Sans attendre, les résultats de la préparation d'artillerie, le commandant **VÉRON** faisait peu à peu infiltrer sa compagnie de gauche vers Hagebroek, qu'elle occupait à 13 h 15.
A 14 h 30 le 360e R. I avait atteint et dépassé son premier objectif: le bataillon de soutien collait aux deux bataillons de tête.
De façon à faciliter la prise immédiate de Gits, le lieutenant-colonel donne l'ordre au bataillon **MERCIER** d'entrer en ligne et de s'intercaler entre les bataillons **VÉRON** et **JOBA** pour s'efforcer de déborder Gits par le nord.
La .progression du 360e R. I. continua en direction de Gits, sous le feu des mitrailleuses et les tirs d'artillerie ennemie ; bientôt, devant Gits et sur la ligne du Mattebeek, on rencontra une résistance sérieuse.
Vers 16 h 45, le régiment avait atteint la ligne générale route de Leeubosch à Gits.
A la nuit tombante, le lieutenant-colonel rendait compte, que malgré la coopération habile des trois chars d'assaut lourds, Gits et la région au nord, défendue très solidement par l'ennemi, n'avait pu être enlevés ni débordés, qu'en conséquence il maintenait le ré giment sur la rive gauche Primleek, bataillon **JOBA** en deuxième ligne ; en première ligne, bataillon **MERCIER** à droite, bataillon **VÉRON** à gauche.
Au cours de cette journée d'opérations, les bataillons **VÉRON** et **JOBA** avaient fait, à eux deux, 6 officiers et 411 hommes prisonniers ; ils avaient pris, en outre 6 canons de 77, 1 canon contre tanks et 40 mitrailleuses.

Journée du 15

Au point du jour, les patrouilles ayant signalé que l'ennemi tenait toujours fortement sa ligne de résistance devant Gits, il est procédé à l'exécution d'un plan d'engagement élaboré dans la nuit :

Premier objectif : route de Thourout à Roulers ;
Deuxième objectif : route de Lichtervelde à Gools-camps ;
Mission du bataillon **VÉRON** : déborder Gits par le nord ;
Mission du bataillon **MERCIER** : encercler Gits et le déborder par le nord ;
H. : 7 heures.

A 7 h 20, la progression s'effectuait d une manière satisfaisante, mais l'ennemi tenait toujours dans Gits. Bientôt arrivaient une cinquantaine de prisonniers faits par le bataillon **MERCIER**. Vers 8 heures, le bataillon **VÉRON** avait ses éléments avancés aux lisières ouest de Turkeijen. Malgré la résistance de l'ennemi, le bataillon **MERCIER** dépassait les îlots échelonnés où se cramponnaient les mitrailleurs allemands et peu après Gits était complètement purgé d'ennemis par les soins du bataillon **JOBA**.

Ancestramil

Vers 10 h 45, le bataillon **VÉRON** s'emparait complètement de Turkeijen, habité par toute la population civile.
Vers 11 heures, le premier objectif (route de Thourout) était atteint et les deux bataillons de tête subissaient de violents feux de mitrailleuses, installées à quelques centaines de mètres à l'est de la route et de très violents tirs d'artillerie.
En fin de journée, malgré de très sérieuses difficultés, les compagnies de tête des deux bataillons atteignaient la voie ferrée, la dépassant même pour atteindre Den Orleden (direction du bataillon **MERCIER**) Le bataillon de soutien (bataillon **JOBA**) à Turkeijen.
Plus de 110 prisonniers et 2 canons avaient été capturés au cours de la journée.
Il était visible que l'ennemi avait fait les plus grands efforts .pour conserver la ligne de Gits. Il s'y était déjà organisé très solidement : du matériel tout neuf, du fil de fer y étaient déjà arrivés. Cette journée demanda des efforts considérables aux trois bataillons, qui eurent non seulement à progresser continuellement sous le feu de 1'artillerie et des mitrailleuses de terre, mais aussi sous les mitrailleuses de nombreux avions.

Journée du 16

A 6 heures du matin, l'attaque reprend. A 8 h 30 le régiment avait atteint sans difficultés la ligne générale route Lichtervellde à Coolscamps ; mais à partir de ce point, la progression devint très pénible, l'artillerie ennemie tirait sans répit, prenant d'écharpe et même dans le dos les bataillons du 360e R. I. Au fur et à mesure que les bataillons gagnaient quelques mètres, la résistance de l'ennemi s'affirmait plus considérable. Néanmoins, vers 14 h 15, le régiment s'efforçait de progresser vers la route de Brugues ; mais sous les feux nourris des mitrailleuses ennemies et sous le redoublement des feux de 105 qui tapent dans le dos du régiment, les compagnies de tête des deux bataillons sont bientôt forcées de s'arrêter sur une ligne générale nord-sud passant à 500 mètres à l'est de Groenendaale. Le chef de corps se portant lui-même sur la ligne se rendit compte de l'impossibilité de pouvoir continuer la progression. Des forces d'infanterie ennemies importantes tenaient d'ailleurs solidement le terrain.
Le régiment, au cours de cette journée, n'avait progressé que de quatre kilomètres ; si les débuts de la progression avaient été faciles, la deuxième partie de la journée avait été très dure.
Au début de la nuit, le chef de corps faisait relever le bataillon **VÉRON** par le bataillon **JOBA**.

Journée du 17

Dans la nuit, un plan d'attaque pour le lendemain fut élaboré :

Premier objectif : ruisseau de Joobeek ;
Deuxième objectif : route de Brugues.

Au point du jour, l'ennemi décampa, mais par leurs patrouilles de contact les bataillons de tête s'en aperçurent immédiatement; le barrage roulant fut décommandé et avec le plus grand entrain le régiment se porta en avant.
Après une marche pénible à travers champs et sur des chemins boueux, vers 11 h 30 les deux bataillons de tête se trouvaient arrêtés à environ un kilomètre à l'ouest de la route de Wyngheue à Thielt, ils recevaient de nombreux obus et étaient en but de nombreux tirs de mitrailleuses.
Ils s'efforcèrent néanmoins de progresser; vers treize heures, ils n'étaient plus qu'à 600 mètres de la route. Vers 16 heures, les bataillons de première ligne se trouvèrent dans l'impossibilité absolue de

Ancestramil

rompre la résistance très forte que présentait l'ennemi sur la route de Wyngheue à Thielt. Les chasseurs à gauche étaient de même arrêtés aux lisières est de Wyngheue.

Journée du 18

Dans la nuit, des ordres furent donnés pour que l'attaque reprenne à 7 heures, après une préparation de quinze minutes.
La nuit fut particulièrement agitée, nos lignes et la zone arrière soumises à de furieux bombardements ; on eut les plus grandes peines à maintenir les liaisons téléphoniques. A 5 heures du matin, un coup de main est fait par le bataillon **MERCIER** sur Pype-Malen et lui permet de s'en emparer ; 9 prisonniers furent faits au cours de cette opération.
A 7 heures, l'attaque reprit avec préparation, d'artillerie et barrage roulant. Les compagnies de tête des deux bataillons en première ligne éprouvèrent les plus grandes difficultés à passer la route du fait du feu de l'artillerie ennemie ; mais avec l'entrain de tous, elles y parvinrent.
A 9 heures, les deux bataillons en première ligne avaient pu faire arriver péniblement leurs éléments de tête au Sarasbeek.
L'ennemi tenait très fortement la ligne des maisons et des boqueteaux à 300 mètres à l'est du ruisseau. On y voyait circuler beaucoup d'Allemands, du fil de fer barbelé était attaché aux saules bordant le ruisseau dont les ponceaux étaient détruits.
Dans le courant de l'après midi, malgré tous leurs efforts, les bataillons ne parvinrent pas à progresser.
En fin de journée, la situation était inchangée. Quelques fractions avaient bien pu passer avant la tombée de la nuit de l'autre côté du ruisseau, mais avaient été reportées sur la rive ouest pour faciliter les barrages d'artillerie.

Journée du 19

Au cours de la nuit du 18 au 19, des patrouilles incessantes maintinrent le contact avec 1'ennemi, que l'on supposait devoir céder à la suite des attaques de la veille. Néanmoins un plan d'engagement fut élabore avec préparation d'artillerie.
L'attaque était fixée pour 6 h 30.
A 4h 45, l'ennemi avait encore ses mitrailleuses en place ; à 5h 15, les patrouilles signalaient que l'ennemi avait décampé ; à 5 h. 30, après avoir décommandé la préparation d'artillerie, tout le régiment était en marche, quelques prisonniers étaient faits par le bataillon **MERCIER**.
Les pionniers rétablirent immédiatement un passage pour les chevaux, ainsi qu'un pont pour piétons sur le Sarasbeck, à l'est de Pype-Malen.
A 9h 30, 1e régiment arrivait à 500 mètres environ des lisières ouest de Ruysselde ; les dernières fractions de l'ennemi avaient quitté ce pays à 9 heures ; Peu après le régiment entrait dans Ruysselde, mettait la population civile en œuvre pour combler un entonnoir au centre du bourg et se remettait en marche immédiatement.
A 14h 30, il atteignit, 1es rives ouest du Poucquesbeek ; une ligne de résistance ennemie garnie de mitrailleuses se dévoilait sur l'alignement Seiphoek-ferme Vormzeele.
Les deux bataillons se portèrent immédiatement à l'attaque et vers 18 heures les compagnies s'alignaient sur la route Wormzeele-Seiphoek.

Ancestramil

Journée du 20

La poursuite générale reprit le lendemain matin. Le régiment se remit en marche à 6h 30. Le mot d'ordre était de talonner l'ennemi pour s'efforcer de passer le canal à sa suite.
A 9 heures, les bataillons **JOBA** et **MERCIER** reprenaient le contact avec les mitrailleuses ennemies sur la route Nevelles-Wynckt.
A midi 25, sous notre poussée, l'ennemi abandonnait la route Nevelle-Kerrebroek et ses deux bataillons continuaient leur progression sous de nouveaux feux d'artillerie.
Vers 14 heures, des éléments du bataillon **JOBA** étaient à Meygen au contact avec l'ennemi, qui tenait encore sur la rive droite du canal. A la même heure, le bataillon **MERCIER** s'alignait, sur la route Meygen-Kerkstraet, sous les violents tirs d'artillerie de 105 et de 150.
Vers 18 h. 30, la première ligne du régiment était jalonnée par les lisières est de Neygen et les lisières de Meerschkaut.
L'ennemi se cramponnait aux lisières des fermes à 300 mètres à l'ouest du canal.

Journée du 21

Dans la nuit, le colonel, après entente avec le capitaine commandant la .compagnie 20/II, fit apporter à Meygen le matériel nécessaire pour établir des passerelles sur radeaux « Sacs Habert ».
Dans la matinée, le bataillon **MERCIER** s'efforça sous des feux de mitrailleuses très intenses, de progresser par infiltration, mais ne parvint pas à gagner plus d'une centaine de mètres. En fin de journée, notre ligne était très peu à l'est du chemin Meugen-Meerschkaut.
Dans la nuit, le bataillon **VÉRON** releva le bataillon **MERCIER**.

Journée du 22

On s'efforça de progresser dès la pointe du jour. Le bataillon **VÉRON**, avec un mordant digne d'éloges s'efforça d avancer vers les deux fermes à l'est de Meerschkaut, mais fut bientôt forcé de s'arrêter sous les feux d'artillerie, le plateau étant, en outre, balayé par des feux de mitrailleuses.
A plusieurs reprises au .cours de la journée, le bataillon **VÉRON** renouvela ses tentatives, entre 14 et 15 heures sa 19e compagnie, réduite à 30 hommes, s'élança sur la ferme du **t** de Meerschkaut ; elle se cramponna au terrain toute la nuit, malgré les tentatives d'encerclement dont elle fut l'objet de la part de l'ennemi.

Journée du 23

Dès le 23 au matin, le bataillon **JOBA** arriva à réduire un îlot fortement occupé et le bataillon **VÉRON**, liant son action à celle du 97e R. I. parvint à occuper la ligne ennemie sur la rive ouest du canal désormais purgée d'Allemands.

Journées du 24 au 27

Du 24 au 27 octobre, les deux bataillons s'organisèrent sous des bombardements incessants, les hommes ne pouvant se lever en plein jour sans recevoir des rafales de mitrailleuses.
Dans la nuit du 26 au 27, le bataillon **MERCIER** releva le bataillon **VÉRON** et dans la nuit du 27 au 28 le 360e R. I. fut relevé par le 226e R. I.

*

* *

De l'exposé ci-dessus, il ressort que le 360e Régiment d'infanterie a attaqué neuf jours de suite, brisant successivement toutes les résistances de l'ennemi, d'abord sur la position de première ligne, puis sur la ligne Gits à Groveneudalle, sur la route de Thielt à Myngheue, enfin sur la ligne Meerschkaut, d'où il parvint enfin à les rejeter sur lu rive est du canal lorsque les éléments de gauche de la division furent arrivés à sa hauteur.
Ni la marche dans les marais, ni les intempéries, ni le manque absolu de sommeil, ni la fatigue, ni les pertes ayant réduit la plupart des compagnies à leur plus simple expression n'ont diminué le mordant de tous. Tant qu'il y a eu quelque chose à faire, ce régiment l'a fait et l'a exécuté de bon cœur.

*
* *

L'Armistice

Les succès des armées alliées ne devaient plus s'interrompre. Le régiment poursuivi chaque jour son avance victorieuse en Belgique. Le 11 novembre, il occupait la région Kerrebroek, Bekkaut, Kruisweg, quand il reçu à 7 h 45, le message suivant :

Les hostilités seront arrêtées sur tout le front à partir du 11 novembre 1918 (onze heures, heure française).
Les troupes alliées ne dépasseront pas, jusqu'à nouvel ordre, la ligne atteinte à cette date et à cette heure.
Signé: FOCH.

La dissolution du 360e R. I.

La période d'occupation ne devait pas se prolonger longtemps pour le régiment. C'est sur le Rhin, au point terminus de sa marche glorieuse, qu'il reçut l'ordre de dissolution. Si sa carrière fut courte, elle fut des plus brillantes. Composé de soldats de tous les ages, depuis l'enfant imberbe jusqu'au vieux poilu ayant dépassé la quarantaine, ce glorieux régiment se distinguait ainsi par son intrépidité insouciante et sa ténacité héroïque. Il fut partout, de la mer du Nord à l'Alsace, et il n'est pas un coin de notre France dévastée qui n'ait été arrosé de son sang généreux.
Le 10 février 1919, le 360e régiment d'infanterie avait cessé d'exister : ses éléments furent dispersés et son drapeau fut renvoyé au dépôt. Mais il est immortel dans le cœur de ceux qui se couvrirent de gloire sous les plis de son emblème sacré. Son numéro et son histoire seront, pour les générations à venir, le symbole de la bravoure et du sacrifice.

Avant de déposer les armes, le 360e Régiment d'infanterie eut le glorieux privilège de voir le maréchal Pétain épingler à son Drapeau la Fourragère aux couleurs de la Médaille militaire, sous les regards humiliés d'un peuple trop orgueilleux et saluant maintenant bien bas nos étendards.

Ancestramil

CITATIONS

« Journal Officiel » du 19 Janvier 1919

———

Régiments et unités formant corps auxquels la Fourragère aux couleurs du ruban de la Médaille militaire a été conférée par le Maréchal de France, commandant en chef les Armées françaises de l'Est, en exécution de la circulaire ministérielle n° 2I56/D du 22 février 1918, avec l'énoncé des citations à l'ordre de 1 armée obtenues par ces régiments et unités :

360e RÉGIMENT D'INFANTERIE

1° « Sous les ordres du lieutenant-colonel Piazza, les 27 et 28 mai 1915, a, sous l'habile et énergique impulsion de son chef, enlevé plusieurs tranchées, le cimetière et un village organisé avec un allant, une fougue, une énergie au-dessus de tout éloge, faisant 400 prisonniers. S'est maintenu sur les positions conquises, malgré un bombardement d'une extrême violence et une contre-attaque de l'ennemi ». (Ordre du 29 juin 1915.)

2° « Sous le commandement du colonel Piazza, a exécuté les 28 et 29 mars 1918, sous un feu terrible de mitrailleuses de brillantes attaques contre des positions ennemies fortement tenues et gagné trois kilomètres de terrain. Attaqué lui-même le 30 mars par des forces supérieures, fortement menacé sur son flanc droit, a enrayé l'attaque débordante des Allemands par l'opiniâtreté de sa résistance et l'habileté de sa manœuvre. A enlevé, le lendemain, de haute lutte à l'ennemi un point de terrain d'une grande importance ».

3° « Régiment délite qui a fait preuve d'un esprit offensif remarquable et d'une habileté manœuvrière de tout premier ordre au cours des combats et de la poursuite du 9 septembre 1918. Engagé successivement sans arrêt dans deux secteurs différents, a rompu toutes les résistances d'un ennemi obstiné, a repousse les contre-attaques les plus résolues, s'efforçant, en outre, de faciliter la tache de ses voisins; aux prix des plus durs sacrifices, a réalise une progression de plus de 40 kilomètres enlevant une suite de positions organisées et défendues puissamment par de très nombreuses mitrailleuses. Au cours de celle avance, a fait plus de 50 prisonniers et pris 25 mitrailleuses ». (Décision du Maréchal de France commandant en chef des Armées de France de l'Est, du 23 novembre 1918.)

4° « Régiment d'élite qui, sous le commandement du colonel Koch, a brillamment enlevé une position ennemie organisée de longue date et couverte de défenses accessoires; a combattu pendant neuf jours consécutifs, du 14 au 23 octobre 1918, avec un mordant et un entrain qui ne se sont jamais démentis, brisant toutes les résistances rencontrées et refoulant l'ennemi sur une profondeur de 40 kilomètres ; ne s'est arrêté qu'après avoir rencontré une ligne d'eau et rejeté de l'autre côté les derniers éléments adverses. A fait plus de 520 prisonniers, pris 8 canons de campagne, un grand nombre de mitrailleuses, ainsi qu'un important, matériel. » (Décision du Maréchal de France, commandant en chef les Armées de l'Est, du 9 décembre 1918.)

****

Archives Familiales